

PIERRE JANET

NOTION DU TEMPS
MÉMOIRE ET DE LA
ÉVOLUTION DE LA

LES NOTES SYNTHÉTIQUES
DES COMMENTAIRES D'APRÈS
LE TEXTE RENDU INTÉGRAL

LA MÉMOIRE
ÉLÉMENTAIRE

Copyright by A. Chahine, 1928.

A. CHAHINE
5 rue de Condé
Paris

**LA MÉMOIRE
ÉLÉMENTAIRE**

9 Janvier 1928.



**VIII. Le problème
de la mémoire —**

Malheureusement, il n'y a rien de plus compliqué, dans les études philosophiques et psychologiques, que la mémoire. C'est une fonction dont on reconnaît toujours l'importance. On la retrouve partout; on lui attribue une foule de conséquences capitales. Revoyez encore un petit livre intéressant qui paraissait il y a peu de temps, le livre de M. d'Eichthal, qui s'appelle : *Du rôle de la mémoire dans nos conceptions métaphysiques, esthétiques, passionnelles, actives* (1920). D'après ce petit livre, on pourrait dire que la pensée humaine tout entière, toutes les idées morales, toutes les idées philosophiques, dérivent de la mémoire.

Il y a peut-être là pas mal d'exagération. On attribue à la mémoire tous les perfectionnements intellectuels qui se sont servis d'elle; mais les perfectionnements intellectuels se servent également d'autre chose et, avec la même exagération, on pourra dire que tout dépend de la perception, que tout dépend des sentiments; les phénomènes élémentaires se mêlent évidemment à tous les phénomènes supérieurs.

Il n'en est pas moins vrai que la mémoire intervient partout et que nous ne savons pas très bien ce que c'est.

D'une manière générale, pour prendre une définition de mot, pour savoir un peu de quoi nous parlons, nous pourrions dire avec les vieux philosophes : « La mémoire, c'est la connaissance du passé ».

Toutefois, en employant ce mot, j'insiste toujours sur la même distinction : L'observateur est un homme qui a déjà des idées compliquées sur le temps, sur le passé et sur le présent.

Nous savons vaguement ce que nous appelons le passé. C'est quelque chose qui n'existe pas, qui a disparu. La meilleure comparaison grossière pour faire comprendre, non pas ce que c'est que le passé, car je n'en sais rien, mais ce que nous croyons être le passé, c'est la comparaison avec la mort. Un individu mort est un individu qui n'existe pas et le fait de ne pas exister signifie que nous n'avons plus avec lui les conduites que nous avons vis-

Hobbes, Hume et surtout Locke, et les premières interprétations psychologiques de la mémoire. Cependant ces premières interprétations sont encore remplies de philosophie — il n'y a jamais d'hiatus absolu dans l'évolution des idées — et le problème de la vérité préoccupe toujours même les psychologues.

Il y a une première théorie psychologique de la mémoire, très intéressante, qui a duré pendant des siècles et qui reparait encore aujourd'hui. Cette théorie est née surtout dans l'école écossaise avec Reid et Dugald Stewart et s'est développée dans l'école de Cousin ; c'est la théorie de la mémoire intuitive, de l'intuition du passé.

Reportez-vous à un petit livre dont je vous parle souvent, car je l'aime bien, au fond ; ce livre est très intéressant pour nous donner le point de vue psychologique de nos aïeux. C'est l'ouvrage de Garnier sur *Les facultés de l'âme*, publié en 1863 et dont la deuxième édition est développée par Paul Janet (1873). Dans cet ouvrage on trouve, à propos de la mémoire, un problème que nous ne comprenons plus. Garnier se demande avec angoisse si la mémoire est une conception. La mémoire rentre-t-elle dans les conceptions ?

Qu'est-ce que cela nous fait et qu'est-ce que cela veut dire ? Il est évident qu'il y a des idées et des concepts relatifs au passé. Mais pour Garnier le problème est le même que pour Descartes. Si la mémoire est une conception, elle devient une idée qui peut être douteuse. Si je me représente par une idée, par une théorie, ce qui s'est passé pendant les vacances, je puis me tromper comme dans toutes les théories. Aussi, puisque nous voulons une mémoire certaine et vraie, elle ne sera pas une conception.

La mémoire va être, d'après l'idée de l'école écossaise que reprend Garnier, une intuition directe du passé, sans intermédiaire. Quand nous nous souvenons de ce que nous avons fait pendant ces vacances, nous le voyons et ce n'est pas assez dire que nous le voyons, nous le vivons, nous y sommes, nous

théorie de la conservation qui s'ajoute à la théorie de la reproduction. Le passé s'est conservé et tous les philosophes, quand ils parlent de la mémoire, vont faire l'étude de cette fameuse conservation.

Puis, le passé se reproduit. Comment et à quelles conditions se reproduit-il ? Il se reproduit sous forme d'une image et toute la théorie des images en va découler.

Il se reproduit à l'occasion de l'association des idées. Dans le présent, il y aura une circonstance actuelle qui est liée avec ce passé, avec cette image et qui va la faire renaître.

N'empêche que cette reproduction, cette image, nous ne la confondons pas avec la réalité présente. J'ai l'image du cours que je faisais il y a trois semaines ; ce n'est pas la même chose que le cours d'aujourd'hui. Il faut donc que non seulement nous reproduisons cette image ; il faut que nous la distinguions, et alors va se présenter un autre problème, car tout s'enchaîne : le problème de la distinction de l'image et de la perception et, ce qui va être plus grave encore, la distinction du souvenir et de l'imagination. De même que l'on rattache la théorie des images, que l'on rattache l'association des idées à la reproduction, on va y rattacher la question de la reconnaissance et la question de l'imagination.

En somme, tous les manuels de psychologie contemporaine avec lesquels nous avons été élevés, les théories de la conservation indéfinie des phénomènes psychologiques, les théories des images, les théories de l'association des idées, les théories de l'imagination et de la reconnaissance, tout cela dérive de ce compromis philosophique que l'on a fait à l'époque de l'école écossaise et de l'école de Cousin entre l'intuition immédiate du passé et la reproduction actuelle du passé.

Cette vieille conception qui remplit tous nos manuels, que nous avons étudiée pendant notre jeunesse, cette fameuse théorie de la mémoire en trois parties : conservation, reproduction, reconnaissance, cette théorie est-elle bien solide ? Est-ce

Plus tard, au contraire, on a été beaucoup plus scientifique en disant que les phénomènes se conservent physiquement, qu'ils laissent des traces dans le corps, c'est la thèse de Malebranche. Et si nous voulons être tout à fait scientifiques et avoir l'air très sérieux, nous ne dirons pas « les traces », nous dirons « les engrammes ». Le mot « engrammes » depuis vingt ans à peu près représente cette trace que le phénomène a laissée dans l'organisme, qui sert à la conservation.

Toutes ces discussions et ces théories doivent-elles nous expliquer la mémoire? Est-ce qu'elles s'appliquent à la mémoire?

Oui et non. Elles sont beaucoup trop jolies. Ces discussions sur la conservation sont des problèmes mirifiques relatifs au temps. Il n'y a pas seulement la mémoire, il y a bien d'autres choses qui se conservent. Le soleil lui aussi se conserve ; est-ce qu'il a une mémoire ? La terre, les plantes se conservent et, pendant quelques années, nous nous conservons nous-mêmes. Tous les phénomènes psychologiques nous présentent de la conservation. Quand on étudie les tendances, on admet que quelque chose se conserve. Voilà un homme qui présente des réflexes. Actuellement ces réflexes ne s'exercent pas, mais si je frappe son tendon rotulien, le réflexe se produira. Donc, il existe, il se conserve parfaitement.

La conservation est un caractère général de tous les faits biologiques et de tous les faits psychologiques. Rattacher à la mémoire ce caractère général, c'est supprimer le problème, c'est ne pas parler de la mémoire elle-même, c'est retomber dans le vieux problème philosophique sur l'ensemble des tendances, sur le fait que nous vivons, et c'est d'ailleurs ce qui arrive. Déjà à l'époque de Ribot et encore aujourd'hui dans les ouvrages de Rignano, on nous répète toujours : « La mémoire est un phénomène biologique, c'est le fait même de vivre ». Mais alors on pourrait en dire autant de tout ce qu'on voudra. Le raisonnement, la vision, la marche, la parole seront également des

phénomènes biologiques. C'est confondre la mémoire avec n'importe quoi. C'est supprimer le problème.

J'avais autrefois dans ces cours, depuis bien des années, une plaisanterie que je vous répète parce qu'elle me paraît un bon enseignement. Supposez qu'un examinateur demande à un candidat : « Qu'est-ce que c'est que du sulfate de soude ? » Le candidat très philosophe lui répond gravement : « C'est un composé d'atomes ». Eh bien, je crois que le candidat sera refusé quoiqu'il ait dit une chose très belle au point de vue philosophique. Ce n'est pas là la question. Toute matière est un composé d'atomes et, quand on parle du sulfate de soude, on parle d'une matière particulière et on demande au candidat des explications qui s'appliquent à cette matière particulière et non pas à toutes les autres.

Le problème de la conservation est donc trop général ; il s'applique à n'importe quoi et pas précisément à la mémoire.

Quant aux idées sur la reproduction, vous savez que, depuis quelque temps, elles sont singulièrement battues en échec. Les idées de reproduction avaient fait naître la notion des images. Il y avait vaguement quelques faits d'observation qui servaient de point de départ : les images consécutives après une sensation, les images du rêve, certaines images qui apparaissent rapidement dans l'imagination et qu'on appelle d'un nom très précis les « images-éclaircs » qui jouent un rôle intéressant aujourd'hui. Il y a quelques faits d'observation d'images, mais ils sont très rares et la conception des images les a débordés démesurément. On a supposé des images partout, on a tout expliqué par les images. On a expliqué par les images auditives la théorie du langage, la théorie de la musique ; on admet même des images motrices, des images nécessaires pour chacun des mouvements.

Vous savez le sort qui a été réservé à toutes ces théories des images. Tout cela s'effondre de plus en plus.

vie éveillent un de ces phénomènes, le fassent naître ; les autres viendront à la suite, ils se développeront. Voilà ce qu'on appelle l'association des idées.

Nous savons par cœur les fables de La Fontaine. Je suppose qu'une personne prononce devant nous ces trois mots : « Le chêne un jour... ». Immédiatement notre bouche ajoute : « ...dit au roseau ». Nous continuons. Voilà de l'association des idées, *restitutio ad integrum*, restitution d'un phénomène complet dont les circonstances font naître une première partie.

Est-ce que la mémoire est cela ? Est-ce que nous avons cela dans la mémoire ? On répète toujours : La mémoire se développe par l'association des idées. On vous dit le premier mot : « Le chêne un jour... » et vous continuerez. Ce n'est pas la mémoire, cela. Les choses ne se passent pas de cette façon.

Essayons de prendre un exemple que vous comprendrez tous. Nous avons été quelque part pendant les vacances ; supposons par exemple que nous avons été en Bretagne. Pendant ce séjour en Bretagne, nous avons rencontré un monsieur que nous appellerons Monsieur A. Nous avons visité sa maison qui était fort jolie, nous avons déjeûné chez lui, nous avons vu ses tableaux car il était peintre, nous avons parlé d'une foule de choses avec lui. Voilà un ensemble.

J'admets si vous le voulez que si on me remet dans le même pavillon, je vais réveiller mon ensemble, la pensée du peintre, des tableaux, du repas, etc.

Ce n'est pas du tout comme cela que la mémoire se comprend. Nous ne sommes plus en Bretagne. Nous sommes à Paris. Nous rencontrons une autre personne, Monsieur B. Cette autre personne n'était pas en Bretagne dans la maison de Monsieur A., il n'a jamais été question de Monsieur B. avec Monsieur A. et par conséquent le nom de Monsieur B., sa personne, la conversation avec lui ne font pas partie du polygone, n'en sont pas un élément.

Monsieur B. me dit une phrase qui n'a jamais été pro-

noncée en Bretagne. Il me dit : « Qui avez-vous rencontré pendant ces vacances ? » et, à la suite de cette phrase, je vais maintenant parler de Monsieur A. et de sa maison, mais je vous fais remarquer que la phrase : « Qui avez-vous vu pendant ces vacances ? » n'est pas dans le polygone qui représente les vacances, elle n'en fait pas partie et par conséquent, mon souvenir réapparaît sans qu'il y ait de vraie association des idées. C'est quelque chose de tout à fait spécial. Ce n'est pas l'association des idées ordinaire. La difficulté est très grande.

Si nous passons maintenant à la dernière partie, la théorie de la reconnaissance, il est inutile d'insister, vous savez quelles difficultés elle a soulevées.

C'est une absurdité de dire que l'on distingue les souvenirs à cause de leur faiblesse ; nous avons, dit-on, des images qui sont plus faibles que les sensations et c'est parce qu'elles sont plus faibles qu'on les appelle les images du passé. Mais si je deviens sourd ou aveugle, j'aurai des sensations auditives ou visuelles très faibles et ne les appellerai pas du passé. La considération de la force et de la faiblesse ne suffit pas. La distinction du passé reste très incomplète.

Telles sont les difficultés devant lesquelles on se trouvait à la fin du siècle dernier quand on essayait de reconstituer la théorie classique de la mémoire.

Il faut arriver maintenant à l'œuvre d'un philosophe contemporain qui a une importance considérable dans l'étude de la mémoire.

Quelles que soient les petites critiques que nous allons être obligés de nous permettre quelquefois, nous devons exprimer tout de suite notre grande admiration pour ce travail à la fois psychologique et métaphysique. Je veux parler de M. Bergson. N'oubliez pas que l'ouvrage célèbre : « *Matière et Mémoire* » a été publié en 1896, et par conséquent, les difficul-

tations de chacune de mes lectures, nous les appellerons, d'après le langage du philosophe, des souvenirs purs, par opposition au souvenir moteur.

Ces deux mémoires, comment les distinguez-vous ?

Il y a une foule de caractères distinctifs très curieux. Nous ne pouvons les énumérer tous, nous réciterions tout l'ouvrage de *Matière et Mémoire* et tout l'ouvrage suivant : « *L'évolution créatrice* ». Je vous rappelle seulement quelques-uns des caractères indiqués par Bergson.

Vous connaissez tous le premier caractère frappant : le premier souvenir est un souvenir moteur. Ce souvenir de récitation de vers se fait avec ma bouche, ma langue ; c'est un mouvement verbal.

Le second souvenir qu'il appelle souvenir pur n'est pas un souvenir moteur. Ce souvenir existe dans mon imagination pure et simple. C'est une représentation qui, pour M. Bergson, est surtout visuelle, sans mouvement, indépendante des membres. Ce second souvenir est représentatif et spirituel.

Ce premier caractère amène des conséquences formidables. Les souvenirs moteurs réclament l'action des muscles, de la bouche, de la langue, du gosier, ils réclament l'action de l'organisme, et ces mouvements des muscles sont rattachés au système nerveux et, en définitive au cerveau. Si le cerveau est malade, s'il y a des destructions de fibres ou de cellules, le souvenir moteur peut disparaître ; je ne serai plus capable de réciter ma leçon.

Le souvenir spirituel, — voilà une des idées qui remplit les ouvrages de M. Bergson, — le souvenir spirituel est indépendant du corps. La représentation de ma première lecture ne demande aucune parole, aucun mouvement des mains. C'est une chose qui n'existe que dans l'esprit, elle est indépendante du cerveau.

Ce souvenir spirituel ne deviendra cérébral que lorsqu'il demandera des mouvements. Si maintenant nous sommes obli-

signes qui le rattachent nettement au passé, il en est indépendant.

Au contraire, le souvenir pur porte avec lui sa date. C'est un évènement du passé qui réapparaît; nous le reconnaissons comme tel : c'est un paysage vu pendant les vacances et à telle époque ; c'est donc une intuition du passé, de son recul, de sa date ; nous le voyons tel quel, c'est le passé réel.

Enfin, dernier caractère — car je pourrais en énumérer beaucoup — assez important dans les ouvrages de M. Bergson : le souvenir moteur est simple et unique. A propos du morceau de vers que nous avons appris par cœur, nous n'avons qu'une récitation, et nous avons dans notre esprit un certain nombre de morceaux de vers que nous pouvons réciter. Ils ne sont pas très nombreux, on peut leur donner un chiffre approximatif. Les souvenirs moteurs sont donc limités en nombre ; ils sont assez simples.

Les souvenirs purs sont innombrables. Il y a des souvenirs purs à propos de tout. Bergson n'ose pas dire « à propos de tous les évènements du passé », car, bien entendu, les évènements auxquels nous n'avons pas assisté ne laissent pas de souvenirs purs.

Remarquez que ce point n'est pas nettement traité dans les ouvrages de Bergson. Quand il parle du souvenir pur, il ne précise pas si le souvenir pur appartient à tous les évènements passés, quels qu'ils soient, ou bien s'il appartient seulement à nos évènements passés à nous. Mais déjà, si on le ramène à nos évènements passés, il y en a énormément et, d'après lui, nous sommes enveloppés par des milliards de souvenirs purs de tout ce que nous avons fait, de tout ce que nous avons vu, de tous les aspects différents des objets suivant notre position.

Singulière affirmation philosophique ! Sur quoi se fonde-t-elle ? Nous en trouvons des essais de démonstration à chaque page. La démonstration est toujours la même. L'auteur

nous dit : Vous croyez connaître la mémoire d'une personne et vous dites que cette personne ne se souvient pas de ceci ou cela. Mais vous allez constater à chaque instant des résurrections inattendues de souvenirs. Cette personne vous dit : « J'ai été en Bretagne et je ne me souviens pas du nom du village, ou des rues, ou de ce que j'ai vu ». Ne la croyez pas. Il peut arriver qu'un jour ou l'autre, dans un rêve quelconque, dans une imagination, elle décrive exactement ce qu'elle prétendait avoir oublié.

Certains faits signalés par des médecins sont très amusants. Ce sont des résurrections inattendues de souvenirs, à l'époque de la mort, dans les ivresses, etc. Vous connaissez, parce que cela est dans tous les ouvrages de vulgarisation, les histoires que décrivait le philosophe Fr. Myers en Angleterre, à propos d'un nègre ivre. Un chirurgien anglais avait, paraît-il, comme domestique, un nègre extrêmement bon et utile. Ce nègre avait un léger défaut — qui n'en a pas ! — il se grisait abominablement. Un jour que ce domestique était complètement ivre, il avait pris une boîte d'instruments et il l'avait cachée on ne sait pas où. Le chirurgien était très mécontent de cette disparition et le pauvre nègre ne pouvait pas retrouver cette boîte. Malheureusement, on lui fit des reproches sévères, il ne se grisa plus et ne retrouva pas la boîte. Cependant, longtemps après, il put s'enivrer à nouveau et découvrit alors l'objet disparu.

Vous voyez donc que les souvenirs peuvent persister même quand ils sont en apparence disparus. Tous les médecins qui ont observé les névropathes ont remarqué des faits de ce genre.

Une pauvre femme à la Salpêtrière se plaignait d'avoir perdu une bague à laquelle elle tenait beaucoup et, malgré tous les efforts, on ne pouvait pas lui faire dire où elle l'avait égarée, dans quelles conditions et comment. On avait même essayé à ce moment les pratiques d'hypnotisme pour voir si, dans le som-

Les phénomènes psychologiques ne dépendent pas exclusivement du cerveau. On le sait bien aujourd'hui. Ce que l'on appelle phénomènes psychologiques, ce sont des phénomènes d'ensemble de tout l'individu, de tout l'organisme, qui dépendent de ses mains et de ses pieds aussi bien que de son cerveau. Des lésions cérébrales gênent certaines parties de l'action qui sont quelquefois remplacées par d'autres. C'est un problème métaphysique qui n'est pas résolu par des affirmations de ce genre.

Vous dites que le souvenir moteur est engagé dans ma vie et que le souvenir pur n'est pas engagé. Tout cela, c'est absolument vague. Les souvenirs moteurs sont quelquefois étrangers à ma vie présente, tout aussi bien que les souvenirs purs. Voilà des individus qui délirent, qui se mettent à jouer un phénomène de leur vie passée. Nous commencerons la leçon prochaine par un exemple de ce genre : des individus qui racontent, ou qui jouent en somnambulisme par exemple, un épisode de leur vie ; cet épisode est étranger à leur vie actuelle, il dérange le cours de leur vie et, cependant, c'est un souvenir pur, exactement.

Vous dites que le souvenir pur a une date dans le passé ? Oui, quand il est parfait, quand il est compliqué. Mais le souvenir moteur, quand il sera compliqué, en aura également. Il y a des poésies dont je sais la date ; je sais à quel moment je les ai apprises et je peux les situer aussi bien qu'un souvenir pur.

A tous les points de vue, ces deux mémoires ne se distinguent pas aussi absolument que le croit M. Bergson.

Que faut-il retenir de cet enseignement ?

Il faut retenir une chose énormément précieuse, très importante. C'est que M. Bergson a été un des premiers qui aient compris le grand rôle de l'action dans les phénomènes psychologiques. La psychologie de la conduite le considérera comme un de ses précurseurs. Il a très bien montré que la mé-

Mesdames,

Messieurs,

LA mémoire nous a paru être une action particulière, une action spéciale inventée par les hommes dans leurs progrès et surtout une action tout à fait différente de la répétition banale, automatique, qui constitue les habitudes et les tendances.

Pour nous faire une idée de cet acte particulier et surtout pour le bien distinguer de la répétition des tendances, permettez-moi de prendre au début de cette leçon un exemple pratique : c'est l'observation clinique d'une maladie particulière. Cette observation dont nous avons besoin et à laquelle nous ferons plusieurs fois allusion a déjà été publiée en détail et vous pourrez vous reporter à ces publications pour en avoir les différents éléments. Elle a paru en 1904 ; elle a été reproduite plus complètement en 1911 dans le livre qui a pour titre : « *Etat mental des hystériques* », deuxième édition ; je vous signale ce détail parce que vous ne la trouveriez pas dans la première.

Cette deuxième édition de mon livre comprend une pre-

Ce lit devant lequel elle est, représente le lit dans lequel sa mère est morte. C'est une des circonstances de la nuit tragique. Il est vrai que ce n'est pas le même lit, mais elle ne sait pas faire la différence. Nous nous trouvons ici en présence de ce phénomène si important du trompe-l'œil qui est un phénomène très grave dans la perception.

La perception se fait, non pas à propos de circonstances très nettes, bien déterminées, mais à propos de fragments de circonstances dans lesquelles il peut y avoir et il y a fort souvent de très graves erreurs.

En réalité la réminiscence se produit par le mécanisme que nous appelions dans la dernière leçon *restitutio ad integrum*. C'est l'action qui se rétablit toute entière par l'évocation d'une des circonstances ; c'est le polygone de Grasset : un des angles de ce polygone est évoqué et les autres viennent à la suite.

Au contraire, dans le souvenir complet qui réapparaît après six mois de rééducation, il n'y a pas de *restitutio ad integrum* ; la scène de la mort ne recommence pas, elle n'est pas complète. Et d'ailleurs les circonstances ne présentent aucun des sommets du polygone de Grasset, elles ne présentent pas les éléments de l'acte complexe. En somme je ne lui montre pas de lit, elle est assise sur une chaise dans une chambre où il n'y a pas de lit, et elle raconte sans voir de lit : il n'y a aucun des éléments de la nuit ; la chambre est différente, le personnage qui l'interroge est différent.

Notre malade répond à quelque chose de particulier. Elle répond à un phénomène sur lequel les psychologues n'ont pas assez attiré l'attention : elle répond à une question.

Le mot question désigne tout justement un élément psychologique nouveau. Ce n'est pas une stimulation, un mot quelconque, c'est un mot spécial qui amène une réaction spéciale. La malade a constitué dans son esprit une action tout à fait particulière qui est l'action de la mémoire.

Pour comprendre cette action particulière que je viens

de vous montrer, tout à fait différente de la réminiscence, permettez-moi un second exemple qui ne sera plus une observation médicale, mais un exemple imaginaire. Les exemples imaginaires sont des manières concrètes pour le grand public de présenter des théories ; ils jouent le rôle d'un schéma.

Cet exemple imaginaire, je l'ai décrit dans *Les médications psychologiques* au tome II, p. 272. Pour nous représenter l'acte de mémoire le plus simple dans sa formation primitive, je suppose une tribu de sauvages, des primitifs de Lévy-Bruhl, mais des hommes tout de même. Cette tribu sauvage fait la guerre avec d'autres tribus, elle forme un camp et elle a pris l'habitude de placer des sentinelles pour se défendre de l'ennemi. Ce fait de placer des sentinelles ne nous surprend pas outre mesure ; c'est déjà un acte animal ; il existe chez les singes, chez les marmottes, chez les chamois et chez beaucoup d'animaux ; c'est un acte commun. Cependant les hommes font toujours les choses d'une manière bizarre et avec un petit progrès. La sentinelle de nos sauvages n'est pas tout à fait identique à la sentinelle des chamois et des marmottes.

Il faut toujours observer les actes de l'extérieur et voir les différences. Quand les chamois ou les marmottes placent une sentinelle, avez-vous remarqué ce fait décrit par les naturalistes : c'est que la sentinelle est placée dans le camp, elle est présente au groupe. Cela veut dire — nous avons défini le mot présence il y a quelques années — que les différents individus du groupe voient la sentinelle et peuvent l'entendre. Il suffit que la sentinelle fasse un glapissement d'une manière particulière pour que ce soit le signal de la fuite et les autres membres de la tribu entendent très vite.

Mais nos sauvages ont fait quelque chose d'extraordinaire. Ils ont placé la sentinelle au moins à cinq cents mètres du camp ; c'est ce qu'on appelle une sentinelle perdue. C'est peu de chose, direz-vous ? C'est énorme, c'est excessivement grave parce que cette sentinelle n'est plus vue par les gens de

la tribu et parce que la sentinelle ne voit pas ses associés. Non seulement elle ne les voit pas, mais elle ne pourrait pas se faire entendre d'eux, même si elle criait au secours.

Dans ces circonstances, que se passe-t-il ?

La sentinelle qui est à cinq cents mètres du camp voit à quelques pas d'elle apparaître les groupes ennemis. En présence des premiers ennemis qui apparaissent, elle a d'abord une série de réactions qui nous sont connues et que j'appelle des réactions perceptives : elle se défend de ces premiers ennemis par l'attaque et par la fuite. Je suppose même qu'elle arrive à tuer les premiers assaillants. Mais cette réaction perceptive dure très peu de temps car, tout de suite, la sentinelle a dans l'esprit un autre acte, une autre tendance qui s'éveille brutalement, c'est la tendance à appeler à l'aide. Elle est seule, les ennemis arrivent nombreux. Il y a derrière elle un camp avec beaucoup d'associés. Il faut les appeler à l'aide, c'est la réaction sociale. Mais elle ne le fait pas, d'abord parce que cela ne servirait à rien, puisque les associés sont beaucoup trop loin et ne peuvent l'entendre, et puis ce serait dangereux parce que le bruit qu'elle ferait amènerait les ennemis et non pas les amis.

Donc, elle a l'idée et la tendance de l'appel à l'aide, mais elle l'arrête à la phase de l'érection et, immédiatement, elle change de conduite. Au lieu de se battre avec les assaillants, elle se cache, se dissimule. Elle fuit, mais cette fuite n'est pas une fuite banale, elle ne se fait pas dans une direction quelconque, elle se fait uniquement dans la direction du camp ; malgré les difficultés, c'est par là qu'elle veut aller et, en route, elle garde toujours, sous forme d'érection, l'appel à l'aide ; elle ne pense qu'à cela en marchant vers le camp. Et lorsqu'elle arrive devant le chef, immédiatement elle fait l'appel à l'aide avec une direction particulière, en disant : « Les ennemis sont là ; c'est par là qu'il faut aller. »

Singulière conduite ! Pourquoi cette sentinelle parle-t-elle de quelque chose ? Elle est maintenant dans une situa-

tion tout à fait différente ; elle a eu le temps de se calmer en marchant cinq cents mètres et elle se trouve au milieu d'amis ; il n'y a pas d'ennemis. Pourquoi en parle-t-elle ? Cela ne sert à rien. Ce n'est plus un acte perceptif, c'est un acte qui se fait sans stimulation, ou plutôt à propos d'une stimulation étrange, l'attitude interrogative et la question du chef qui, en somme, dit par des signes quelconques — peu importe le langage : « Mais pourquoi es-tu revenu ? Qu'est-ce qui se passe ? » La sentinelle répond à une question et non plus à des stimulations ordinaires.

Mais l'action se complique tout de suite. Voilà le chef qui, immédiatement après avoir entendu la sentinelle, appelle les autres. Il veut réunir ses troupes et les diriger à gauche où est l'ennemi. Le chef s'aperçoit qu'une partie des troupes ne lui répond pas, toujours pour la même raison : parce qu'une partie des troupes est absente, elle est à l'autre bout du camp. Alors il se tourne vers la même sentinelle et lui dit : « Va-t-en à l'autre bout du camp et dis à un tel, le lieutenant, ce que tu viens de me raconter et qu'il vienne me trouver. » Il lui donne une commission.

La commission est un ordre, comme toujours, mais c'est un ordre particulier de faire l'acte de mémoire : « Tu l'as déjà fait une première fois, mais tu l'a fait à toi seul, spontanément. Tu vas refaire l'acte de mémoire une seconde fois par commandement. » Et la sentinelle s'en va vers le lieutenant et ramène le corps des troupes qui va se battre.

Voilà la conduite élémentaire que j'appelle la mémoire.

Cette conduite élémentaire présente des caractères très importants à nos yeux. D'abord c'est un acte social. Ici, nous avons un peu d'embarras. Vous n'êtes pas habitués à appeler la mémoire un acte social. Les anciens psychologues nous décrivaient la mémoire immédiatement après la sensation et la perception. La mémoire était un acte individuel. M. Bergson admet ordinairement qu'un homme isolé a de la mémoire. Je ne suis

pas de cet avis. Un homme seul n'a pas de mémoire et n'en a pas besoin.

Dans les ouvrages de Bergson nous trouvons à chaque instant l'expression : « souvenirs purs ». Ces souvenirs purs qu'il a imaginés nous entourent ; nous avons l'esprit rempli de souvenirs du passé. Ils n'entrent pas dans nos actions parce qu'ils sont inutiles. Lorsqu'un souvenir devient utile, il s'associe à des actes, entre dans une action, constitue un acte mémoriel.

Mais jamais je n'ai trouvé chez l'auteur l'explication de cette utilité. A quoi cela peut-il bien servir ? Il vient de nous dire que les actes moteurs sont déjà adaptés aux circonstances. Les actes moteurs sont parfaits. Nous avons supposé un animal qui, lorsqu'il voit une nourriture, sait la manger, lorsqu'il voit un ennemi sait se sauver, qui sait s'abriter de la chaleur ou du froid, mais à quoi lui servirait donc de se rappeler le passé ? A quoi lui servirait donc cette représentation de la journée d'hier ? Il n'est plus dans la journée d'hier.

Cette utilité, dit-on, vient de la comparaison : notre conduite d'hier n'a pas réussi, il faut faire une conduite différente. Quelle complication ! Vous supposez donc que les primitifs qui ont inventé la mémoire savaient profiter de l'expérience, savaient se servir de la méthode expérimentale ? Mais c'est complètement faux. Les ouvrages de Levy-Bruhl sont remplis de cette phrase : « Les primitifs sont inaccessibles à l'expérience » ; ils ne savent pas se servir de l'expérience et nous savons très bien que la conduite expérimentale est une conduite tardive qui s'est développée après le raisonnement, après des siècles d'évolution. Les animaux n'ont pas besoin de cette expérience et ne s'en servent pas. Ils ont l'habitude, qui est bien suffisante et qui n'est pas la mémoire.

Par conséquent, ce souvenir, pour un homme isolé, est inutile, et Robinson, dans son île, n'a pas besoin de faire un journal. S'il fait un journal, c'est parce qu'il s'attend à retour-

Mesdames,

Messieurs,

LA mémoire considérée comme une conduite humaine ne doit pas être confondue avec cette notion générale de conservation et de destruction des choses qui semble caractériser le temps. C'est là un problème de métaphysique générale ; ce n'est pas un problème de psychologie. La mémoire n'est pas un caractère du monde entier ; c'est une manière de se tenir, de se conduire et de parler qui caractérise les pauvres hommes.

Les hommes ont essayé de se défendre contre toutes les difficultés que le monde leur présentait. Ils ont inventé des conduites spéciales qui ne correspondent pas toujours à sa réalité, qui sont des essais d'adaptation, de même que les sentiments sont des essais de régulation des actions, plus ou moins heureux. La mémoire est un essai de conduite par rapport aux difficultés que présente le temps, mais elle n'est pas le temps, elle ne correspond pas au temps. Tout au plus peut-elle tardivement nous en donner une idée vague. C'est ce que nous avons essayé de comprendre dans notre dernière leçon.

Cette conduite, comme toutes les conduites humaines, est née de son utilité. C'est un moyen de réussir davantage dans la vie, et par conséquent elle est sortie peu à peu de conduites presque analogues qui avaient des résultats et des avantages du même genre.

Ceux que nous appelons les premiers êtres vivants — car ils ont peut-être succédé à beaucoup d'autres — ont eu à lutter contre une autre difficulté. Ils ont eu à lutter d'abord, et ils y ont réussi, contre l'éloignement des choses. Les premières batailles sont des batailles contre la distance. Les premières réactions vitales étaient, comme l'on sait maintenant, des réactions à la périphérie du corps ; les premiers réflexes sont des réflexes périphériques.

Puis sont venus, peut-être très longtemps après, ceux que M. Sherrington a appelé les réflexes lointains. Mais le passage des réflexes périphériques aux réflexes lointains représente une longue histoire de la vie et correspond à toutes sortes d'inventions très compliquées.

Disons simplement que les réflexes lointains supposent d'abord des organes spéciaux très nombreux. Ils supposent des sens particuliers comme les sens lointains de l'odorat, de l'ouïe, de la vue. Ils supposent ensuite bien nécessairement des appareils moteurs, le squelette, des muscles, des nerfs, etc.

Mais ils supposent bien plus que cela. Le passage des réflexes prochains aux réflexes lointains implique une transformation de l'action. L'action, primitivement, était simple ; elle était stimulée, et puis elle se déclenchait tout entière ; c'était une sorte d'explosion que l'action vitale. Mais pour que le réflexe lointain pût rendre un service quelconque, il a fallu que l'explosion fût retardée et les actes se sont transformés. Ils se sont subdivisés en deux phases : la phase d'érection de l'action et la phase de consommation de l'action.

Au moment où un animal sent dans le lointain une proie à consommer, il ne faut pas qu'immédiatement il fasse l'acte

C | temps qu'on l'attend, il faut faire autre chose. On attend et on ne reste pas immobile à attendre, on fait d'autres actions. La recherche, c'est déjà bien plus que l'attente; nous marchons de plus en plus vers l'absence.

Enfin les attentes se sont compliquées et on a inventé quelque chose de plus spécial; c'est ce que nous avons appelé l'action différée. L'action différée est à mon avis le véritable point de départ de la mémoire; c'est ce que je vous expliquais il y a vingt ans dans les cours que nous faisions à ce moment à la Sorbonne et au Collège de France sur la mémoire. Nous l'avons repris en 1919 ici même. Je l'ai signalé dans l'ouvrage dont je vous parlais dernièrement : « *Les médications psychologiques* », tome II, p. 272. La mémoire est sortie de l'action différée. Vous pouvez dire si vous voulez qu'elle est sortie de la recherche et de l'attente.

Cependant il me semble qu'il y a une distinction à faire. Vous savez la différence que nous faisons toujours entre une conduite qui commence et la prise de conscience de cette conduite, quand on se rend compte que cette conduite existe et qu'elle demande quelque chose de particulier. C'est au moment de l'action différée que la mémoire devient une conduite consciente. Je vous avais donné un exemple vulgaire. C'est la pauvre maîtresse de maison qui est ennuyée parce qu'un invité ne vient pas à dîner. Elle commence d'abord par la simple attente, elle fait attendre tout le monde et, jusque là, on ne fait rien de particulier. Puis on a vaguement des idées de recherche : on a envie de téléphoner à l'invité et de lui demander s'il vient ou s'il ne vient pas, c'est déjà une complication. Enfin, on se met à table, mais la maîtresse de maison fait réserver le potage de l'absent. Elle se prépare à faire l'action de le lui offrir quand il sera là. C'est l'action différée, retardée, avec toutes les métamorphoses que cela implique.

Cette action différée est l'origine de tout un ensemble de conduites que nous avons appelées la mémoire. Ces condui-

comprises, et, comme nous les avons trouvées très belles, peu à peu, nous en avons tiré des idées générales de conservation.

Ces actes de conservation qui vont devenir très importants quand on les aura remarqués, existent primitivement sans qu'on les remarque. Un oiseau qui soigne ses petits les conserve sans savoir qu'il les conserve, sans avoir la conscience qu'il les conserve, par des actes réflexes de nutrition et de chaleur, sans s'occuper d'autre chose. Quand on a remarqué la conservation, on l'a développée et vous savez tout ce que l'humanité a tiré de la conservation, conservation d'une foule de choses, conservation des objets fragiles et périssables, conservation des textes, des livres, des idées; et nous devons retenir que les industries actuelles qui mettent des petits pois dans des boîtes de fer blanc sont des industries profondément philosophiques; ce sont des industries qui exploitent une des actions les plus curieuses de l'humanité.

Les actes de simple conservation devenant insuffisants, une autre invention va venir qui est aussi le germe de la mémoire : nous l'appellerons la commission. C'est un acte élémentaire dont on n'ose pas parler en général dans les sciences qui se respectent. Mais la psychologie est une science qui ne se respecte pas et nous pouvons parler très bien de la commission; c'est un acte très grave, plus important qu'on ne le croit. L'intelligence d'un petit enfant se manifeste par sa capacité de faire des commissions.

D'ailleurs aujourd'hui, voici que les neurologistes commencent à soupçonner que la commission est importante. La grande discussion qui a commencé avec Broca, sur l'interprétation de l'aphasie, n'est pas terminée. Elle portait sur un problème de psychologie dont les premiers auteurs n'avaient pas senti l'importance : Est-ce que les individus aphasiques sont encore intelligents ? Ils ne parlent pas. mais ils ont l'air de comprendre, ils ont l'air de faire bien des choses; les premiers au-

le chef a trouvé des fruits à un arbre, il les prend et les apporte à ceux qui ont faim; il fait la commission. Il développe l'acte de l'oiseau qui ramasse un morceau de pain et qui le porte à ses petits.

C'est un développement, mais c'est encore très élémentaire. L'évolution ultérieure correspond à un acte physique très simple que je vous demande la permission d'appeler par un mot forgé — les mots manquent tout le temps en psychologie — l'acte du portage.

Si nous reparlions des actions perceptives, je vous dirais qu'il y a une action très grave dont on ne parle pas suffisamment dans les traités de psychologie, c'est l'acte de porter quelque chose, de déplacer un objet. Cet acte de portage est celui que l'on fait dans la commission.

Mais le portage présente bien des difficultés. L'objet que l'on porte peut-être plus ou moins lourd, il embarrasse notre marche, il ne nous permet pas d'agir commodément; nous ne pouvons pas agir avec nos bras quand nous portons quelque chose.

D'ailleurs, souvent, ce que nous voudrions communiquer aux absents, c'est un ensemble d'objets que nous ne pouvons pas apporter. Notre sentinelle qui a vu arriver l'ennemi ne peut pas l'apporter devant le camp et devant le chef. La commission va devenir bien plus importante et bien plus délicate quand elle va prendre une forme particulière, quand elle va transformer les objets portatifs.

Rendre portatif, c'est un des rêves de l'humanité. Non seulement l'humanité porte des objets mais elle les met en caisse, dans des voitures, dans des wagons; elle fait toute espèce d'efforts pour les rendre portatifs, et malgré tous ces efforts, les objets sont toujours lourds et difficiles à transporter.

Il y a surtout un transport plus difficile que tous les autres, c'est le transport dans le temps. C'est très facile à dire que l'on veut faire la commission; apporter le potage au monsieur

cours du chef, c'est-à-dire ce qui est important, et encore il le répète avec des modifications de ton et de langage. Au lieu de commander brutalement, il a une phrase d'introduction : « Le chef m'a chargé de vous dire... ». Cette phrase d'introduction change de la répétition.

Mais bien mieux que cela, il est bien probable qu'au commencement, la récitation prenait des formes tout à fait originales, distinctes des actes ordinaires. En voulez-vous une preuve ? Transportez-vous hors de Paris dans des campagnes reculées et regardez les petits enfants de l'école qui récitent des poésies ou des fables. Vous aurez envie de dire à l'instituteur, comme cela m'est arrivé bien souvent, que ces pauvres enfants récitent d'une manière abominable ; ils ont absolument l'air de ne pas comprendre un mot de ce qu'ils disent ; c'est parce qu'ils ont un langage spécial qui n'est pas le leur.

Faites parler ces mêmes enfants, demandez-leur des nouvelles de leur famille : ils parlent d'une manière simple. Quand ils récitent, ils scandent chaque mot ; c'est une litanie monotone, ils déclament, ils s'arrêtent à tort et à travers, ils rhyment ce qu'ils récitent. Cette mélodie traînante, ce chant monotone des petits enfants devaient être la forme primitive des récitations. Quand un individu récitait, il ne parlait pas avec les autres, il faisait quelque chose de spécial et on distinguait très bien qu'il récitait à la façon dont il chantait sa mélodie.

Il y a donc tout une organisation de l'acte qui est devenu l'acte de récitation. Cet acte s'est développé démesurément et, aujourd'hui, nous ne le soupçonnons pas. Quand on nous fait des descriptions des populations primitives, vous voyez toujours les auteurs très étonnés devant la puissance de récitation des sauvages.

M. Lévy-Bruhl, dans son dernier livre, parle d'individus qui, dans les populations sauvages de l'Australie, chantent des histoires et il dit (p. 118, dans *Les fonctions mentales dans les*

sociétés inférieures) : « Ils récitent des chants qui demandent cinq nuits de suite pour être complets et dans une langue qu'ils ne comprennent pas ». Comment ces sauvages peuvent-ils réciter cinq nuits de suite des histoires qu'ils ne comprennent pas ? C'est beaucoup plus répandu qu'on ne le croit. Les populations arabes ont un caractère de ce genre là. Elles transmettent des messages interminables qu'elles ne comprennent pas (vous les trouverez décrits dans le même livre, p. 123). Il n'est pas nécessaire de leur parler l'arabe, on peut leur parler en français ; ils n'y comprennent rien du tout, mais ils récitent en chantant ce qu'on leur a dit.

Cette puissance de récitation formidable se conserve et elle réapparaît de nos jours. J'ai fait une observation sur les enfants des écoles, et même les enfants des lycées, qui est dans le même sens. On a signalé autrefois, dans une classe de lycée, un enfant d'une douzaine d'années que l'on considérait comme très peu intelligent, mais qui avait, disait le Professeur, un caractère spécial : il récitait tout ce qu'on voulait, indéfiniment et d'une manière admirable, mais à une condition ; il fallait, non seulement le laisser chanter sa récitation, mais il fallait le laisser chanter la question elle-même. Quand on lui posait une question, il écoutait attentivement. Quand on lui demandait de raconter telle page de son livre d'histoire ou tel morceau d'une tragédie, il répétait tout en chantant la question et récitait ensuite indéfiniment. Bien souvent le professeur et même les camarades avaient essayé de le faire réciter autrement, car on trouvait que c'était profondément risible et absurde, et on lui disait d'abord de ne pas répéter la question, ensuite on lui disait de ne pas chanter. Le pauvre enfant avait bonne volonté, mais quand il ne récitait pas en chantant la question et son morceau, il avait tout oublié.

Cette observation nous ramène à bien des descriptions intéressantes. Je vous ai parlé surtout de la parole qui s'appelle l'écholalie, dans laquelle le malade est obligé de répéter les

mots qu'il entend. Il y a des écholaliques qui répondent à la question, mais après l'avoir répétée. Or cet enfant non seulement était écholalique sur la question, mais il l'était avec la mélopée spéciale de la récitation. C'est probablement un retour aux formes primitives de la récitation.

La récitation est donc une invention qui est venue après la commission et qui s'est énormément développée.

Les êtres intelligents ont été plus loin encore. La récitation a un inconvénient. Elle suppose que les individus présents à l'évènement ont donné des ordres, car la récitation n'est pas autre chose que la répétition des ordres. Il faut donc que le chef ait été lui-même trouver la sentinelle et qu'il ait dicté à la sentinelle ce qu'elle doit dire au lieutenant. Or ce n'est pas toujours le cas. Ce qu'il faut transmettre aux absents, ce n'est pas toujours un ordre, car cet ordre, ils le trouveront eux-mêmes et réagiront eux-mêmes comme ils voudront. Ce qu'il faut transmettre aux absents c'est parfois la situation, il faut les mettre dans l'état où ils seraient s'ils étaient présents ; il faut leur transmettre la vue des objets, les évènements qui viennent de se passer, ce qui fait que la récitation se complique chez les gens intelligents en devenant une description.

C'est une troisième forme de la mémoire, déjà beaucoup plus élevée. La capacité de décrire, c'est la vraie mémoire, c'est celle qui nous rend les objets présents. Mais elle suppose tout un talent que les hommes ont acquis peu à peu. La description par signes n'est pas facile à inventer ; il ne faut pas croire qu'elle se fasse immédiatement. Elle implique toute espèce d'actions que nous étudierons la prochaine fois. Ces actions sont des mouvements. Je crois que les primitifs récitaient en chantant ; il est probable qu'ils ont décrit en dansant, par gestes, en mimant les objets. Ces gestes sont devenus plus tard des dessins ; et enfin, la forme la plus compliquée, la description par des paroles, la représentation par les images est une des formes de

soit portatif, il faut qu'il soit ^{court} rapide. On ne doit pas faire une description qui dure des heures, personne ne voudrait l'écouter. C'est parce qu'il faut que la description soit rapide qu'elle devient verbale.

La description s'est donc peu à peu transformée. Elle a été d'abord une description par des symboles, par des mouvements du corps, elle a été ensuite une description par la parole. Les images existent encore chez nous. Je crains bien qu'elles ne soient un reste fossile, un reste d'anciens procédés qui tende à disparaître.

Nous parlions dernièrement d'une des images curieuses qui existent chez quelques personnes et qui ont joué un rôle dans la théorie de M. Bergson sur la mémoire pure, de ces images-éclair qui traversent l'esprit tout d'un coup par association d'idées et qui ne se rattachent pas à ce que nous faisons. Si j'osais une définition en langage vulgaire, je dirais que ces images rapides et passagères sont des souvenirs ratés, mal faits, encombrants. qui viennent quand on ne les appelle pas.

Ces souvenirs ont un grand caractère, c'est l'association des idées. Ils se rattachent aux événements présents comme s'ils en faisaient partie. Cela suppose des confusions. Je vous ai parlé bien souvent de cette image-éclair qui m'avait amusé autrefois. Pendant que je préparais un cours pour le Collège de France, je me posais une question que les professeurs se posent souvent : Cette leçon doit-elle être placée au commencement ou à la fin du cours. C'est un problème qui se présente fréquemment pour les questions générales. En même temps, j'avais l'esprit obsédé par une image ridicule, l'image d'un petit point d'un village de campagne où je voyais devant moi un mur qui formait angle entre deux rues. Je me disais : « Quel rapport y a-t-il entre cette leçon du Collège de France et ce coin de mur ? ». Ce n'est qu'en réfléchissant que j'ai trouvé un rapport d'association.

J'avais l'habitude d'aller deux fois par semaine dans une

maison de santé et, comme il arrive souvent quand on se promène un peu, je prenais un certain chemin pour aller, un autre pour revenir. Ces deux chemins divergeaient à cet endroit, ce qui fait qu'en somme, en arrivant en face de ce coin de mur, le problème du commencement et de la fin, se posait. Or, la question psychologique que j'avais en tête était le problème du commencement et de la fin, association d'idées ridicules qui amenait cette évocation d'image.

Ce sont là des souvenirs ratés. La véritable description ne doit pas se raccrocher à des circonstances pratiques et présentes car il arriverait fatalement que le souvenir ne pourrait jamais être restauré. Comme les circonstances dans lesquelles nous sommes vont disparaître, le souvenir ne pourrait jamais les retrouver ; il ne les retrouverait que par erreur et il serait toujours mauvais. Il faut que la description soit rattachée à autre chose qu'à cette évocation de l'association des idées. Elle est rattachée à ce que j'ai appelé la question. Si on me demande si telle vallée des Alpes est jolie, ma description va suivre, mais elle est rattachée à la question et, tant qu'on n'en parle pas, tant qu'il n'y a pas de question, l'image ne réapparaît pas.

La description est déjà une forme très perfectionnée de la mémoire, mais il y a plus. Il y a le dernier degré de la mémoire élémentaire ; nous l'appellerons la narration.

La description est une mémoire élémentaire parce qu'elle porte sur des objets persistants. Dans la description, nous avons la prétention que les objets continuent à exister. Nous décrivons une vallée des Alpes qui existe encore, et nous avons tout le temps ce mot à la bouche : « Si vous y allez, vous verrez cela ». C'est l'objet persistant.

Cela paraît étrange. La mémoire était définie autrefois comme la faculté de conserver, de reproduire le passé et je vous avais dit en commençant la leçon que le passé était pour les philosophes quelque chose de disparu, que la mémoire portait

sur quelque chose de disparu.

Elle n'a pris cette forme que très tardivement. Vous allez voir, à mesure que nous avancerons dans ce cours, que les objets décrits vont disparaître et que, de plus en plus, la mémoire va porter sur des choses qui n'existent pas. Mais je ne crois pas qu'elle ait commencé comme cela. La mémoire a commencé par la lutte contre l'éloignement, par l'attente, par les actes différés, et elle ne supposait pas que l'objet fût disparu. Je crois même qu'au commencement, les premières mémoires admettaient la persistance de l'objet.

Quand la sentinelle va au camp et quand elle dit que l'ennemi lui est apparu à gauche, elle ne veut pas dire : « il a apparu subitement à gauche et il a disparu ». Ce ne serait pas la peine de déranger quelqu'un. La sentinelle croit que l'ennemi est toujours à gauche, là où elle l'a vu.

En somme, quand nous faisons des descriptions, nous encourageons les gens à aller à l'endroit dont nous parlons : La première mémoire ne contient pas la disparition du passé.

Il nous faudra suivre encore de longues évolutions pour arriver à cette notion de passé disparu que l'humanité a découverte, à laquelle elle croit maintenant éperdument, quoiqu'elle soit peut-être discutable.

La narration décrit non plus des objets, mais des évènements, elle décrit des choses qui ont existé quand nous étions présents et qui peut-être n'existent plus, qui peut-être ont disparu. Je n'insiste pas sur leur persistance : « J'étais à tel endroit (description de l'endroit), j'ai vu apparaître telle personne (narration d'un évènement dont je ne garantis pas la persistance) ».

Mais alors, me direz-vous, si la mémoire perd son caractère primitif de description de ce qui existe et de commission, elle perd son utilité. C'est possible, et je crois que la mémoire primitive est plus utilitaire que la narration. La description nous encourage à aller à un endroit où nous trouvons

les objets décrits. La narration ne nous garantit pas que nous trouverons ces objets.

Mais alors pourquoi a-t-elle persisté, pourquoi dure-t-elle encore ? Pourquoi s'est-elle développée indéfiniment jusqu'à faire la science et l'histoire ? C'est parce qu'il y a deux aspects de l'action humaine ; il y a l'acte proprement dit et il y a le sentiment que nous éprouvons quand nous réussissons l'action. Il y a l'acte et il y a le sentiment de la jouissance, le sentiment de triomphe.

Les individus présents n'ont pas seulement fait l'action, ils ont joui de l'action, ils ont éprouvé du plaisir. Que voulons-nous transporter, que portons-nous dans nos bras et dans notre bouche ? Quelle est devenue notre commission ? Notre commission, c'est de communiquer aux absents le plaisir qu'ils auraient eu en mangeant, en regardant, en remportant la victoire.

Cette description de victoire, en elle-même, n'a pas d'avantages pratiques. On ne trouvera pas la victoire au même endroit, mais les individus qui écoutent le récit de la victoire ont un triomphe moral, sont transportés de joie, comme s'ils étaient victorieux, présents à la victoire. La règle générale est toujours conservée : la mémoire procure aux absents les mêmes actes qu'aux présents, elle transforme les absents en présents. Cette fois-ci, elle ne leur donne pas à manger, elle leur donne des joies et des triomphes ; et c'est pour cela que cette narration s'est conservée et s'est développée démesurément, quitte d'ailleurs à transformer peu à peu son caractère.

Dans la prochaine leçon, nous continuerons cette étude du développement du récit en examinant les procédés de la narration.

Pour nous rendre compte de ce que sont ces opérations intellectuelles élémentaires, je vous rappelle une de leurs propriétés très curieuse et qui n'est pas facile à expliquer, que nous avons signalée autrefois quand nous étudions l'intelligence élémentaire. Toutes ces opérations d'intelligence élémentaire sont doubles ; elles consistent en deux actions et non pas en une seule. Un réflexe est une action simple ; le réflexe se fait tout de suite et c'est tout, il est fini : la pupille se contracte et il n'y a pas autre chose. Mais les opérations intellectuelles ne sont complètes qu'en deux actes ordinairement successifs, quelquefois, rarement, simultanés. Il faut qu'il y ait deux actions et ces deux actions sont en rapport étroit l'une avec l'autre ; elles se ressemblent autant que peuvent se ressembler des choses opposées.

Ces actions sont, en effet, en opposition l'une avec l'autre ; elles sont ce que l'on peut appeler réciproques, en quelque sorte réversibles. Pour bien comprendre ce caractère, permettez-moi de vous rappeler un ancien exemple qui nous a retenu pendant plusieurs séances il y a déjà une quinzaine d'années, c'est l'exemple de ce que j'appelle la conduite du panier de pommes.

D'une façon générale, la conduite du panier de pommes se comprend facilement, c'est la conduite du transport et du portage. J'y ai fait allusion dernièrement. Ce portage est spécial et c'est là ce qui distingue le panier de pommes et en fait un objet particulier ; c'est le portage de choses qui sont nombreuses et petites. Les objets sont faciles à transporter quand ils sont suffisamment volumineux et quand ils sont simples. Nous pouvons facilement porter un seul paquet, mais quand ces paquets sont petits et deviennent nombreux, nous sommes très embarrassés. Vous pouvez déjà vous en rendre compte en considérant un animal ou un enfant tout petit qui n'ont pas encore les opérations intellectuelles élémentaires. Un chien peut très facilement être dressé à rapporter une balle. Quand on lui

défaire le nœud, faire un portrait et le reconnaître, faire une route et suivre la route, prendre tout simplement un billet d'aller et retour. Il y a tout un ensemble d'actions qui ont ce caractère double. A quoi cela tient-il ?

Je vous ai présenté, il y a bien des années, une interprétation un peu hypothétique qui a peut-être une ombre de vérité. Cet acte est double parce qu'il est intermédiaire entre deux actions simples. Il y avait primitivement deux actions simples, deux réflexes ou deux actes perceptifs : l'acte de prendre une pomme et de manger une pomme, ce que nous appellerons la conduite de la pomme ; et le transport du panier par son anse, la conduite du panier. Ce sont deux actions qui étaient primitives et le petit enfant savait les faire l'une et l'autre ; il les faisait isolément. Il faut les réunir, il faut faire un acte qui soit entre les deux et qui tienne des deux, qui soit une combinaison. Toute l'intelligence est là ; c'est une relation entre deux actes opposés.

De là viendront toutes les conjonctions et les prépositions relatives : le dedans et le dehors, le près et le loin, etc., car tout dérive de ces actes élémentaires.

Ces actes intermédiaires ont le caractère d'être fonctionnels. Comme le disaient jadis les mathématiciens, ils sont en fonction des deux actes terminaux, des deux actes élémentaires et tantôt ils se rapprochent de l'un, tantôt ils se rapprochent de l'autre. Ils ont donc un aspect double parce que, tout en étant ce qu'ils sont avec leur caractère intermédiaire, tantôt ils sont très près d'un terme, tantôt ils sont très près de l'autre.

Quand vous remplissez le panier, vous vous préoccupez particulièrement du panier, non pas exclusivement, car vous avez déjà un peu en tête les pommes, mais l'acte est dirigé principalement vers le panier. Quand vous videz le panier, vous vous occupez de prendre les pommes, de les ranger, de les bouger et vous laissez un peu de côté le panier. L'acte est double

parce qu'il y a deux conduites extrêmes et qu'il se rapproche tantôt de l'une, tantôt de l'autre.

La mémoire est pour moi un de ces actes intellectuels élémentaires. La mémoire se rattache au billet d'aller et retour, à l'acte de remplir le panier, de le vider, et d'ailleurs, dans le langage populaire, on dit qu'un enfant qui raconte des histoires « vide son sac ». Il vide le panier qu'il a rempli.

Il en résulte que, la mémoire étant un acte intellectuel de ce genre, va être une action double comme les autres, qu'il va y avoir un acte de remplissage et un acte de vidage : elle va avoir ce caractère de duplicité réciproque.

Le premier acte de la mémoire, qui est le point de départ, est le moment où se fabrique l'acte différé. C'est la résolution que nous prenons de faire un certain acte en lui donnant le caractère d'être différé ; nous l'appellerons l'acte de mémoration. Le second acte est l'acte de « vider son sac », c'est l'acte de vider sa mémoire ; nous l'appellerons l'acte de remémoration. Tous vos livres sur la mémoire indiqueront ces deux chapitres ; mais j'ai voulu essayer de vous expliquer leur caractère général et leur point de départ.

La mémoration est la préparation de l'acte différé. Il ne faut pas croire que cette préparation de la mémoire soit mécanique, automatique et qu'elle se fasse perpétuellement, dès que nous avons une perception et dès que nous remuons le petit doigt. Nous l'avons répété et je le dis encore aujourd'hui, l'acte de mémoire est un acte relativement rare. Au commencement, chez des enfants peu intelligents, il n'y a pas beaucoup d'actes de mémoire. La mémoire se complique, se perfectionne et, chez nous, il n'y a pas mal d'actes de mémoire. Je ne veux pas prétendre que nous avons une mémoire universelle, que nous embrassons dans cette mémoire toute ce que nous avons vu. C'est absolument imaginaire ; c'est là le principe métaphysique qui a rempli le souvenir pur, supposition tout à fait arbitraire. On a



raconter cela, et dans les notes de votre esprit, allez-vous rappeler tout le temps : « Au coin de telle rue, un pneu d'automobile a éclaté ? » Pas du tout. Cela est arrivé bien souvent et vous n'en avez qu'un souvenir vague. Vous savez vaguement que les pneus éclatent, mais vous n'avez pas de souvenirs à propos d'un éclatement de pneu.

Les grandes lumières sont-elles l'origine de souvenirs ? Passez donc le soir sur les Boulevards; vous serez ébloui par des illuminations qui ne sont pas toujours de très bon goût et qui transforment les boutiques en incendies. Vous aurez les yeux éblouis par telle ou telle boutique et vous passerez rapidement en disant : « C'est déplorable, cela rend les gens qui passent très laids »; mais rentrez-vous avec un souvenir précis de cette boutique illuminée plus que les autres ? C'est très rare, il faudrait des circonstances spéciales

Les grandes impressions sont très souvent oubliées et, à côté de cela, quel souvenir ne gardez-vous pas d'un mot qui vous a été dit à l'oreille, et d'un mot très petit et très faible. Le souvenir peut-être accroché à un événement très faible; c'est tout le contraire de la psychologie Condillacienne.

On a fait un progrès, dans les ouvrages de Maine de Biran notamment, en distinguant des forces particulières et en mettant en avant le mot « attention ». Les ouvrages de Maine de Biran sont remplis de cette idée qu'il y a mémoire du fait qui excite l'attention; ce qui n'excite pas l'attention ne donne pas de mémoire. En effet, nous allons être obligés d'admettre que la mémoire porte sur certains objets qui nous ont intéressés, mais il faudrait encore dire de quelle espèce d'intérêt il s'agit, car tout ce qui excite notre travail, notre intérêt ne détermine pas un phénomène de mémoire.

On a pu dire le contraire de la thèse de Maine de Biran. Je me souviens d'un passage d'un petit livre qui ne manquait pas d'intérêt et qu'on a un peu oublié, l'ouvrage de Mme de Macéine sur le sommeil. Dans ce livre, il y avait une étude sur

la mémoire pendant le sommeil. L'auteur fait observer judicieusement qu'il y a, bien plus qu'on ne croit, antagonisme entre le sommeil et la mémoire. Cela l'amène d'ailleurs à des thèses qui ne sont pas très justes, mais peu importe; l'idée philosophique a été répétée à plusieurs reprises également dans Spencer. Lorsque nous faisons un travail qui nous absorbe trop, dans lequel nous dépensons toutes nos forces, nous nous relevons de ce travail en disant : « C'est fini ». Nous gardons un souvenir de la termination, du triomphe final, de l'acte dans son ensemble. Quand vous avez travaillé avec tant d'acharnement, est-ce que vous avez le souvenir de chaque lettre que votre plume a écrite, le souvenir de chaque paragraphe ? L'absorption de l'esprit dans un travail pendant une heure ne laissera que très peu de souvenirs.

Il ne faut donc pas tout de suite se laisser aller à dire : « La mémoire porte sur ce qui est l'objet d'attention ». Il faut une restriction. La mémoire porte sur ce qui est objet d'une certaine attention, d'un intérêt particulier, qui est l'intérêt mémoriel tout justement, et c'est ce qu'il faudrait rechercher.

Sur ce point, j'ai envie de vous conseiller une foule d'études à la fois psychologiques et expérimentales, qui seraient très importantes et qui donneraient lieu à de belles thèses de psychologie. Je voudrais voir les étudiants d'aujourd'hui aborder les commencements de la mémoire. Je fais la réflexion que, nous autres, depuis que nous avons étudié ces problèmes psychologiques, nous nous sommes placés dans de mauvaises conditions; nous avons étudié des névropathes, des aliénés et nous étudions la mémoire de ces gens-là et une foule d'altérations pathologiques très intéressantes. Mais notre sujet est dans une mauvaise condition parce qu'il est adulte et parce qu'il a dépassé depuis longtemps les commencements de la mémoire. Il nous présente une mémoire éduquée, métamorphosée par toutes les opérations de croyance, de raisonnement qui s'y sont superposées. Il y a une conception du temps, une organisation du

sont quelconques, naturels : j'ai ramassé un caillou au bord de la mer, je le garde tel qu'il est. Mais bientôt, nous éprouvons une difficulté ; nous trouvons que ce caillou ramassé au bord de la mer ressemble beaucoup trop aux autres, qu'il est pareil à tous les cailloux qu'on peut ramasser sur différents bords de mer, et je voudrais que mon caillou me rappelât tel endroit et non pas tel autre. Je cherche un caillou spécial, je ne le trouve pas ; c'est bien simple, je le fais. Ce caillou, je le casse d'une manière particulière, j'y fais une entaille, un petit trou, et du moment que j'ai fait cela, il devient un souvenir.

L'homme de la campagne a sur lui un morceau de bois et y marque des entailles suivant les rencontres qu'il fait. Il y a des individus qui conservent des feuilles sur lesquelles ils ont fait des petits traits et des petits dessins. C'est le commencement de l'écriture.

Quand on étudie l'écriture, on voit qu'on a eu autrefois d'assez mauvaises habitudes. L'écriture était rangée dans le chapitre des études sur le langage. Vous vous rappelez tous le schéma de Charcot et de Ballet avec lequel notre éducation a été faite : c'est le schéma de la cloche. On nous donnait les différents éléments d'un mot, cloche, par exemple. Parmi ces éléments on mettait non seulement la prononciation du mot cloche, mais on mettait une petite main qui écrivait le mot cloche ; l'écriture était un élément du langage.

Je crois que l'écriture n'est pas un phénomène de langage, sans cela on serait amené à mettre dans le langage n'importe quoi.

Pourquoi Ballet dans son schéma n'a-t-il pas mis le raisonnement ? Parce qu'en somme le raisonnement est un acte où le langage joue un rôle prépondérant ; il n'y a même pas de raisonnement sans langage. Par conséquent, dans son schéma, il fallait un petit dessin pour le raisonnement ; il n'en a pas trouvé, c'est pourquoi il a oublié le raisonnement et il a mis l'écriture.

L'écriture ne se rattache qu'indirectement au langage ; elle l'utilise comme l'ordre, le commandement, le raisonnement, l'analyse, comme les systèmes philosophiques, comme n'importe quoi. L'écriture est un phénomène de mémoire et non pas un phénomène de langage ; c'est la vraie mémoire, c'est un des procédés de conservation et de portage de l'acte différé. Au lieu d'avoir un caillou naturel, nous avons un caillou artificiel sur lequel nous avons fait dessiner tout ce que nous voulons transporter facilement.

Si vous voulez une illustration littéraire de cette conception de l'écriture, reportez-vous aux célèbres *Histoires comme ça*, que vous avez tous lues. Dans ces histoires, il y a une aventure qui a pour titre *La première lettre*. La petite fille Taffy prend une écorce de bouleau et elle dessine sur son écorce des harpons cassés parce que son père a cassé son harpon et qu'elle veut qu'on en apporte un. Elle ne réussit pas du premier coup, à tel point que la mère, qui reçoit l'écorce, ne la comprend pas et assomme le messenger. Comme le dit l'auteur, Kipling, c'est le commencement de la lettre, et la première lettre est le commencement de l'écriture.

Pour étudier l'écriture, il me semble qu'on a presque toujours suivi une mauvaise voie. Je vous renvoie à deux beaux ouvrages sur l'écriture, d'abord celui de M. Bernard Leroy qui a pour titre *Le langage* (1905), ensuite un livre anglais, de M. Huey, *Psychology of reading*. Dans ces deux livres, on commence par étudier la lecture ! Mais vous renversez l'ordre des termes, vous mettez toujours à l'envers les choses ! Il vous semble que, pour apprendre à écrire, il faut savoir lire et vous passez votre temps à apprendre aux malheureux petits enfants l'A B C, quand ils ne savent pas encore écrire et dessiner. C'est ridicule, c'est comme si vous commenciez par vider le panier avant de l'avoir rempli. Il faut commencer à l'envers. L'étude de la mémoire, c'est l'étude de l'écriture et de la formation de l'écriture.

leçons à propos de la pathologie de la mémoire. C'est que ce travail si compliqué, si difficile, ne s'arrête pas à cela ; il n'est pas fini quand l'évènement est terminé, parce que la mémoire se perfectionne dans le silence. Le petit enfant essaye le roman qu'il se prépare à dire à sa mère, il voit si ce petit roman fait bon effet sur sa bonne, s'il la fait pleurer et, suivant l'effet, il préparera autrement sa petite histoire. En un mot, il travaille dans le silence avant d'arriver devant la personne présente. C'est le perfectionnement graduel des souvenirs qui se fait peu à peu. C'est pour cela qu'après quelques jours, un souvenir est meilleur qu'au commencement, il est mieux fait, mieux travaillé. C'est une construction littéraire qui est faite lentement avec des perfectionnements graduels.

Le problème de la remémoration est avant tout un problème de déclenchement et de stimulation. Pourquoi donc notre individu qui a différé l'acte, va-t-il cesser de le différer et le faire complètement maintenant ? A propos de quoi l'enfant qui a préparé son petit récit, va-t-il se décider à faire ce récit qu'il gardait silencieusement jusque là ?

C'est le problème caractéristique de la stimulation de la mémoire. Les stimulations sont toujours, jusqu'à l'intelligence, des parties intégrantes de l'acte exécuté. Vous vous rappelez le polygone de Grasset : les stimulations d'un acte sont des éléments de l'acte. Nous avons pris l'habitude de parler ici devant cet auditoire ; la vue de l'auditoire déclenche les paroles. C'est une association d'idées entre les parties de l'action.

Le mérite et le miracle de la mémoire, c'est d'avoir construit un acte qui se déclenche à propos de quelque chose qui n'est pas précis, qui n'est pas encore arrivé. C'est une préparation à obéir à un autre signal que les signaux ordinaires. Comment cela peut-il se faire ?

Pendant la préparation du discours, l'enfant répète tout le temps : « Je dirai cela à maman, quand maman sera là, quand

l'acte de nous promener, de nous coucher. Est-ce que nous avons à nous faire un grand discours au moment où nous déjeunons pour nous répéter : « Attention, ce n'est pas une promenade, c'est le déjeuner. Il faut bien distinguer ce qui est différent de la promenade. »

Quand nous nous promenons, est-ce que nous nous demandons perpétuellement : « Qu'est-ce que je fais ? C'est un acte qui n'est pas l'alimentation. Je ne déjeune pas, je me promène. » Est-ce que nous nous posons des questions pour savoir à quoi nous reconnaissons la différence qu'il y a entre un déjeuner et la promenade ? Nous ne faisons rien de tout cela, nous acceptons nos actes différents les uns des autres. Ils restent différents parce qu'ils sont différents.

L'acte de mémoire ne ressemble pas du tout à la promenade et au déjeuner. L'acte de la mémoire est un acte que je viens de vous décrire, très difficile, très ennuyeux, tout à fait particulier. Cet acte qui n'obéit pas aux stimulations ordinaires du monde extérieur, qui n'obéit qu'à la question, cet acte qui consiste dans une action schématique préparée comme un roman, d'une manière particulière, ne ressemble ni à la promenade, ni au déjeuner. Il est différent des autres. Je crois qu'un enfant ne confond jamais son souvenir avec les choses présentes. On n'a pas besoin de l'interroger pour lui dire : « Ce que tu racontes là, est-ce que cela t'arrive maintenant ? » — « Mais non, répondra-t-il, du moment que je le raconte, ce n'est pas une chose présente. » Il distingue très bien, d'ailleurs, des choses plus importantes encore, que nous comprendrons dans quelques jours. La mémoire primitive ne s'occupe pas du présent, elle ne cherche ni à se confondre avec lui, ni à s'en distinguer, de même que le déjeuner ne cherche pas à se confondre ni à se distinguer d'avec la promenade. Elle est ce qu'elle est et voilà tout ; c'est un acte particulier. Il n'y a donc pas de problème de reconnaissance.

La mémoire remémore en faisant les actes de la mémoration d'une manière réciproque en quelque sorte, inverse. C'est l'acte de vider le panier au lieu de le remplir ; c'est l'acte de se préoccuper d'un autre terme.

Je vous disais dernièrement : « Je suppose que je veux vous faire faire l'acte de la monstration : je veux vous montrer cette lampe. » Et j'ajoutais : « Pour vous montrer la lampe, il faut la lampe et vous. » Dans la forme primitive de l'action, je ne fais l'acte de montrer la lampe que lorsque j'ai les deux termes.

Quand j'arrive aux actions différées, aux actes de mémoire, je puis faire une action intermédiaire, qui soit moitié du côté de la lampe, moitié de votre côté, qui tantôt se rapproche de la lampe, tantôt se rapproche de vous.

Au commencement, il n'y a personne dans la salle et je n'ai que la lampe. Je prépare une description ; je me préoccupe de la lampe plus que de vous. Dans la seconde partie de l'acte, vous êtes présents, mais la lampe n'y est pas. Alors je m'occupe de vous plus que de la lampe et je vous fais la description. C'est le même mécanisme que l'acte de remplir et de vider le panier, dans lequel on s'occupe tantôt plus du panier, tantôt plus des pommes. C'est un acte intellectuel.

Cette seconde forme des actes de mémoration va transformer la récitation, amener à répéter d'une manière spéciale en récitant, ce qui est, comme nous l'avons vu, différent de la répétition. Elle va transformer le souvenir ; enfin, elle va transformer l'écriture. A propos de l'écriture, nous ferons la lecture, et la lecture est l'inverse de l'écriture, c'est le même acte fait autrement, renversé, et cet acte, nous le ferons par rapport à des ensembles, à des dessins. Pour raconter une histoire, nous lisons un petit paragraphe ; il a été écrit tout entier. L'écriture ne doit être considérée que d'une manière globale et non pas d'une manière alphabétique. La lecture est globale et non pas alphabétique.

La dernière découverte pédagogique sur l'écriture et la lecture est la suivante : Vous connaissez les travaux de Decroly en Belgique, et de Claparède en Suisse. Je vous ai dit qu'autrefois on avait monté à Genève une école où les enfants apprenaient à lire et lisaient des phrases sans connaître leurs lettres. Ils avaient appris à lire sans distinguer les lettres et les syllabes. C'est peut-être la lecture de l'avenir. Il y a là une méthode nouvelle.

Je voudrais dire encore un mot sur un caractère essentiel de la remémoration qui va être le point de départ de notre leçon prochaine. Le but de la remémoration et le but de la mémoire, c'est de faire éprouver aux gens qui sont présents les sentiments qu'ils auraient eu s'ils avaient assisté à l'événement quand ils étaient absents.

Parmi ces sentiments, il y en a un que je vous ai signalé dès le début de notre enseignement, c'est le phénomène de l'attente. Le phénomène de l'attente englobe les phénomènes de désir, de passion, qui vont amener à la suite le triomphe, la joie, la tristesse. Ces phénomènes d'attente sont essentiels. Nous voulons créer chez ceux qui nous écoutent des phénomènes d'attente.

Je suppose que j'aie le désir de raconter une chasse dans laquelle on aura pris du gibier. Est-ce que je m'en vais dire tout de suite en commençant : « J'ai pris tel gibier » ? Mes auditeurs n'auraient pas d'émotion ; ils ne participeraient pas à l'effort ou à la joie que j'ai ressentis moi-même. Par conséquent, ils ne compatiraient pas à mes peines, ils ne me féliciteraient pas. On pourrait avoir ce gibier à la halle sans avoir la chasse et sans la raconter.

Quelles précautions faut-il que je prenne avant tout pour leur donner des émotions et pour qu'on me fasse des compliments ? Il faut que je leur fasse sentir que j'ai eu beaucoup de peine à attraper ce gibier ; il faut que je parle de mes travaux

avant de parler du triomphe ; il faut que je mette mes auditeurs en état d'attente. Je vais leur décrire les phénomènes qui se sont présentés les premiers avant les derniers.

Un enfant qui ne sait pas raconter mêle tout à la fois, puis il rapproche les choses les unes des autres. il les juxtapose. Dans le livre de M. Piaget, *Le jugement et le raisonnement chez l'enfant*, vous verrez une étude très intéressante sur les conjonctions et sur la juxtaposition. Le petit enfant, quand il fait plusieurs phrases, commence par les juxtaposer n'importe comment. Pour lui la juxtaposition équivaut au raisonnement. Juxtaposer des propositions, c'est prouver quelque chose, cela prouve très suffisamment. Ensuite il y a une seconde phase dans laquelle il a le sentiment de la liaison, mais d'une liaison vague, quelconque, n'importe laquelle ; il distingue simplement liaison et séparation ; il lie certaines propositions, il sépare certaines autres. Alors le petit enfant n'a à sa disposition que deux mots : le mot « et » et le mot « mais ». Toutes les fois qu'il veut faire rapprocher deux propositions, il dit : « Et ». Toutes les fois qu'il veut séparer deux propositions, il dit : « Mais ». Toutes les fois qu'il veut faire une phrase de prépositions vagues : « et » et « mais ». Ce petit enfant mélange toutes nos conjonctions, il ne comprend pas les mots « parce que », « puisque », « quoique », « malgré que » : tout cela est confondu. Il y a donc une phase de juxtaposition et une phrase de prépositions vagues : « et » et « mais ».

Il me semble qu'il faudrait, entre les deux, mettre une phase dont Piaget ne parle pas parce que, précisément, il n'étudie que le raisonnement, le jugement, les relations sociologiques et ne s'occupe pas des relations temporelles et de la mémoire. Après la juxtaposition désordonnée, il y a chez le petit enfant la juxtaposition ordonnée, historique ; il sait mettre les événements dans leur ordre d'attente.

Cette juxtaposition historique dans l'ordre d'attente crée une chose primordiale : les relations d'avant et d'après. L'avant

23 janvier 1928.

XII. La fabulation.

telligente, elle raconte des histoires indéfinies qui consistent dans des récits merveilleux. Un personnage, un prince quelconque lui fait la cour. Il vient tous les soirs, lui parler. Ce personnage va l'épouser bientôt; il va arriver avec un beau carrosse pour la chercher et elle partira. Ou bien elle est déjà partie; nous sommes dans un palais, elle reçoit des ambassadeurs, etc.

D'autres fois, elle s'occupe de la guerre. Elle a des inspirations célestes sur la guerre, elle écrit des conseils pour les batailles à tous les généraux; elle griffonne quelque papier qu'elle signe « Jeanne d'Arc » ou « Henriette de France ».

Il est évident que tout cela est absurde, mais elle ne s'occupe pas de l'absurdité; c'est une fabulation perpétuelle.

Chez beaucoup de malades vous trouverez ces fabulations. Il ne faut pas les confondre avec les tromperies et la mythomanie véritable. Comme je vous le disais, la fabulation est plus générale. Si vous considérez des petits enfants, vous voyez continuellement chez eux ce genre de narration. Au premier degré, ils ne savent pas la faire; quand ils commencent, surtout chez les enfants qui parlent facilement, ce sont des narrations interminables qui n'ont aucun sens, qui ne correspondent à rien. L'enfant ne s'en préoccupe pas; il croit qu'il a très bien fait en racontant beaucoup. Il fait un effort pour raconter n'importe quoi.

Dans les ouvrages de M. Piaget dont je vous parlais dernièrement, il y a souvent des allusions à la fabulation des enfants; mais l'auteur considère cette fabulation surtout comme un obstacle à l'étude. Dans sa préface, il avertit que si l'on cherche les idées des enfants, sur la causalité en particulier qu'il étudiait dans son dernier ouvrage, il faut faire attention à ce qu'ils fabulent. Ils racontent n'importe quoi et n'y croient même pas; ce ne sont pas leurs croyances qu'ils expriment, c'est un récit quelconque amusant pour eux. L'auteur avertit qu'il faut prendre des précautions et se défier de la fabulation; il ne la décrit pas et ne l'étudie pas.

Dans la dernière leçon, je signalais l'occasion de belles thèses et de belles études psychologiques sur l'évolution de la mémoire chez l'enfant. Vous auriez à étudier la commission, la narration, la description, mais il faudrait un chapitre spécial sur l'évolution de la fabulation chez l'enfant, sur le commencement de cette fabulation, l'âge où elle commence, sur ses modifications et sa terminaison.

La fabulation domine les peuples primitifs. On peut dire que l'Illiade et l'Odyssée sont des histoires de la guerre de Troie, mais que ces histoires sont racontées d'une manière particulière. Un historien d'aujourd'hui ne racontera pas la guerre de Troie comme l'Illiade, c'est évident. Mais quelle est la différence? C'est que les poètes qui chantent l'Illiade fabulent perpétuellement à propos de la guerre de Troie ou à propos de ce qui s'y rattache; ils racontent des histoires amusantes. Le public qui les écoute est d'ailleurs ravi de ces belles histoires, mais le public ne se pose pas le problème de la vérité; il ne cherche pas du tout jusqu'à quel point Achille a été en colère, cela lui est parfaitement égal. L'histoire est comme cela; c'est la fabulation primitive.

Si vous remontiez avant l'époque d'Homère, vous trouveriez chez les peuples primitifs un abus énorme des phénomènes de fabulation. C'est un stade de l'organisation de la mémoire; comme tous les stades, dans un long développement évolutif, il faut le considérer à deux points de vue. Il faut considérer ce qu'il y a de bon dans ce stade, ce que la mémoire a acquis, lorsqu'elle a passé de la commission, par exemple, et du récit simple, à la fabulation compliquée, les perfectionnements que la fabulation présente. Il faut considérer aussi les inconvénients, les lacunes de cette fabulation, lacunes très importantes parce qu'elles vont être le point de départ des développements ultérieurs.

Malgré notre disposition à être sévères pour les individus qui fabulent, quoiqu'on les accuse de tous les crimes possibles,

il faut cependant leur rendre justice, il faut constater que leur manière de raconter les événements est intéressante, que c'est un grand progrès sur les premières commissions que nous avons imaginées; c'est une complication de la mémoire, qui est le point de départ de tous les progrès ultérieurs.

Cette mémoire en effet, présente un certain nombre d'avantages. D'abord elle est riche, elle contient des récits innombrables : voyez les récits d'Homère; il y a du vrai et du faux, c'est possible, il y a un abominable mélange, mais on séparera plus tard. Pour le moment, notons que, dans ces innombrables récits, il y a probablement des parcelles de vérité et qu'il y en a beaucoup plus que chez l'individu qui ne sait rien du tout et qui ne sait pas transmettre une nouvelle. La nouvelle est transmise avec beaucoup d'autres choses, le récit est devenu compliqué, si compliqué que l'on peut dire qu'il ne consiste pas en un seul récit comme tout ce que nous racontons jusqu'à présent, mais qu'il consiste en une multitude de récits juxtaposés.

Nous avons étudié la mémoire primitive qui se bornait à transmettre une action, un ordre. C'est une commission. La commission est unique, elle est simple. Maintenant, nous avons bien quitté ce premier degré; il n'y a pas une seule commission, il y en a des milliers, on raconte beaucoup de choses et toutes ces histoires viennent les unes après les autres, c'est que l'esprit humain est obligé dans ses actions de mettre le temps et de mettre la durée; il est obligé de mettre successivement une foule de récits qu'il serait heureux de réunir en un seul, mais qu'il ne peut pas réunir.

Malgré cette multitude de récits dans la fabulation, il y a une certaine unité tantôt totale, tantôt fragmentaire. Il y a une unité de temps, de sentiment; le narrateur est dans une certaine disposition d'esprit qui l'amène à faire telle fabulation plutôt que telle autre, et il rentre dans cette disposition, il a le même sentiment, il raconte tout ce qui s'y rapporte.

Tout à l'heure, je vous parlais de cette jeune fille mélan-

colique dont vous trouverez l'observation complète dans mon premier volume « *De l'angoisse à l'extase* », à propos du diagnostic de la fabulation et de la mythomanie. Dans cette observation, je vous fais remarquer que cette personne a un sentiment d'ensemble : elle est mécontente du mariage de son père, mécontente que la maison soit vide, que le père et le frère soient partis. En somme, sa tendance, c'est de s'ennuyer et tous les beaux récits qu'elle nous fait se rattachent à cette tendance : le prince vient la chercher et lui fait la cour, lui donne un beau palais, l'installe ailleurs, elle dirige les armées et elle est victorieuse, elle rentre triomphalement; elle est ailleurs. C'est le sentiment de partir et de changer d'endroit. C'est en somme le sentiment de la fugue qui est si fréquent dans les dépressions; c'est le besoin de la fugue physique et de la fugue morale, le besoin de changer de situation; cela inspire toutes ces fabulations, leur donne un ton général.

Il n'est pas difficile de remarquer que les fabulations des enfants ont un certain ton de joie, de tristesse, de colère ou bien de rancune contre quelqu'un; il y a un ton d'ensemble dans ces fabulations.

Dans d'autres cas, il y a des tons particuliers. Chaque partie de la fabulation a un ton spécial. Il y a un ton de tristesse au commencement, quand la jeune fille s'ennuie dans la maison, puis un ton de triomphe quand on va la retirer de la maison et la mettre ailleurs.

Cette notion d'un sentiment d'ensemble est intéressante pour nous. D'abord elle donne une espèce de justification de la fabulation; on raconte l'histoire parce qu'elle exprime les sentiments des autres et parce que cela fait plaisir aux sentiments des autres. Ceux qui écoutent l'Iliade retrouvent le sentiment de bataille et de triomphe qu'ils avaient devant Troie; c'est une restauration non pas des actes, mais des sentiments, c'est donc déjà un avantage.

En outre ce caractère du sentiment donné à différentes

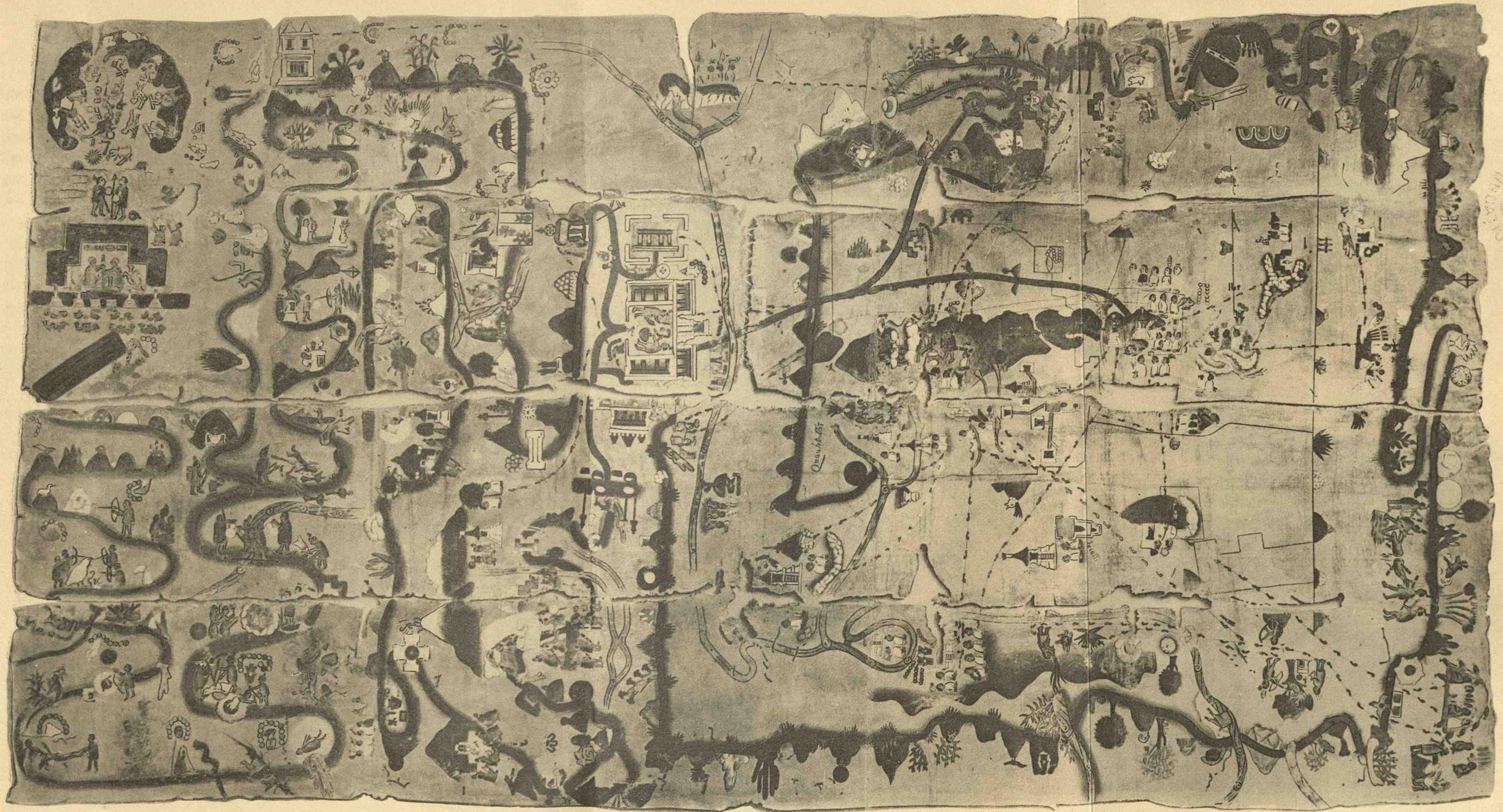


FIG. VIII. - EXODE DES TOTOMIHUACAS. (Civilisation Naho. Époque postcortésienne).

Cette composition représente l'exode de la tribu des Totomihuacas qui émigrèrent de Chocomoztoc (les Sept Grottes). Dans la partie supérieure gauche on voit sept grottes et sept indiens qui s'apprêtent à en sortir. Un seul y parvient, c'est celui qui tient un oiseau posé sur une flèche. Au centre, on remarque deux volcans qui semblent être le Popocatepetl et l'Ixtlacihuatl. Les émigrants viennent du Couchant et après de nombreuses pérégrinations ils se dirigent vers l'Orient et arrivent à un endroit qui peut être Cholula, ils en repartent de nouveau vers l'Orient en laissant des tribus à Tepeaca et à Cuauhtinchan.

L'original de ce document est conservé à Cuauhtinchan, Puebla. Mexique.

mémoire, qui choquent tellement Bergson et que je crois pour ma part tellement naturels et tellement nécessaires, je voudrais vous raconter une observation que j'ai eu l'occasion de faire dans un voyage très remarquable au Mexique, où j'ai pu étudier cette très intéressante civilisation, séduisante à tous les points de vue et si différents de la nôtre.

A Mexico, il y a un très beau musée qui contient des tableaux modernes très remarquables qui pourraient être enviés par le Louvre. Il y a également des tableaux anciens. Je suis resté en arrêt devant deux très vieux tableaux qui remontent, paraît-il, à l'invasion de Fernand Cortez, à la civilisation aztèque, et qui ont dû être faits à peu près à cette époque ; l'un est conservé d'une manière authentique (fig. 8), l'autre a été plus ou moins rebrossé.

Pourquoi ces singuliers tableaux qui avaient fixé mon attention m'ont-ils amusé ?

Au premier abord, ces tableaux vous apparaîtraient comme une carte géographique. L'élément principal du tableau est une espèce de ligne grise, onduleuse, extrêmement sinueuse, qui paraît représenter une route. Des deux côtés de la route, nous trouvons des peintures, des représentations plus ou moins compliquées. Quelques-unes correspondent bien à notre idée de carte géographique.

Nous trouvons en un endroit de ce tableau deux montagnes accolées, l'une pointue, l'autre onduleuse avec sommet plan ; dès qu'on est à Mexico, on connaît bien ces deux montagnes : ce sont le Popocatepetl et l'Ixtlacihuatl que l'on voit de Mexico et de Puebla, tous deux couverts de neiges éternelles.

Les sauvages aztèques du XIV^e ou XV^e siècle ont évidemment voulu représenter ces montagnes réelles qui existent encore aujourd'hui. Dans d'autres parties du tableau, on voit des espèces de marécages ou des cours d'eau qui sont plus ou moins colorés.

Dans cette carte géographique, il y a des points qui nous

embarrassent, parce que, des deux côtés de la route, nous voyons une foule de choses qui non seulement n'existent pas aujourd'hui, mais qui ne peuvent pas durer : il y a un petit canot avec un Indien qui pagaie, mais il n'existe plus aujourd'hui, ce n'est pas un être géographique ; il y a des bêtes qui paissent, il y a des dépôts d'armes, des individus qui se battent ; il y a des hommes qui défilent au pas avec des emblèmes qu'ils portent sur eux ; il y a une foule de détails que nous appellerions des peintures anecdotiques et non pas des phénomènes de cartes géographiques.

Nous sommes donc embarrassés et nous nous demandons ce que cela représente. Est-ce une carte géographique ou une peinture d'un événement arrivé ? Nous aurons l'explication en regardant la fameuse route.

Depuis le commencement jusqu'à la fin de la route, il y a régulièrement des empreintes de pas avec un écartement régulier entre chaque pas. Cela indique un promeneur, un voyageur.

J'ai dit au directeur du musée quel intérêt je trouvais à ce tableau et je lui ai demandé des explications. Avec une grande amabilité, il a bien voulu me faire faire des photographies très intéressantes et me donner les notes que l'on avait comme érudition archéologique sur ce tableau.

L'interprétation est bien simple : C'est un voyage. Ces tableaux sont une narration du voyage d'une tribu qu'on appelle Nahoia, qui part d'un endroit nommé « Les sept grottes », car il y a au commencement du tableau sept grottes, et qui aboutissent à une ville du nom de Cholula. Ce que nous avons pris pour une carte géographique est un livre d'histoire. Ce livre a des parties complètement inexactes, et tout d'abord l'existence de la route. Le Mexique est un très beau pays, mais il n'y a même pas de route aujourd'hui, par conséquent il n'y en avait pas au xv^e siècle. La route avec les pas est une représentation de la marche, et les deux côtés de la route où nous avons vu tant de choses sont des récits de ce qui s'est passé. Les hommes qui défi-

tence. La réalité, c'est ce que l'on croit, après réflexion et critique ; c'est une existence plus perfectionnée.

Qu'est-ce que l'événement ? Hélas ! j'arrive à une définition bien puérile. L'événement, c'est ce qu'on raconte, tout simplement ; c'est ce qui est raconté avec précision, avec avant et après, avec fabulation. La fabulation a créé l'événement et la suite des événements.

Mais le grand défaut de cette fabulation c'est, direz-vous, que l'événement en question n'existe pas. D'un côté, nous avons l'existence, ce que nous croyons, de l'autre, nous avons l'événement qu'on raconte : les deux choses ne coïncident pas du tout, ne se mélangent pas. Les enfants qui fabulent racontent et transforment en événement n'importe quoi. Cette malade qui nous raconte la venue du prince et son voyage, raconte des choses qui n'existent pas. Comment se fait-il qu'il y ait ainsi ce défaut de réalité, de vérité dans la mémoire ?

D'abord, que veut dire « défaut de réalité », « défaut de vérité » ? Nous avons passé bien des années ici même à essayer de comprendre la croyance et la vérité. Pour nous, la croyance n'est pas autre chose qu'une promesse d'action : croire, c'est agir ; dire que nous croyons à quelque chose, c'est dire : « Nous ferons quelque chose. » C'est une promesse d'acte, c'est donc un mélange des actes réels, faits par nos membres, et des paroles. Nous racontons une histoire, mais à cette histoire se mêlent des promesses d'action — nous verrons lesquelles — qui sont très difficiles, délicates dans certains cas. Notre mémoire doit être mélangée à des actions, il faut la rattacher à l'action.

D'ailleurs, primitivement, c'était évident. Au commencement, la mémoire a été une commission, elle a été la narration de ce qui se passe à droite à ceux qui sont à gauche, elle a été un ordre donné à ceux qui sont sur la gauche de se porter à droite pour avoir une conduite particulière. Il y avait donc mélange d'actions.

Mais, en se perfectionnant, en se compliquant de plus en

plus, nous arrivons à une époque où la narration n'est plus mélangée avec l'action.

Observez des individus qui fabulent. Vous aurez là tout justement un détail clinique caractéristique. La jeune fille raconte de belles histoires sur le palais où elle est, sur les domestiques qui la servent, sur le carrosse qui l'emmène. On n'a qu'à lui dire de venir déjeuner, elle vient déjeuner sur la table de la ferme avec sa belle-mère et avec les autres personnes, sans s'occuper le moins du monde du palais, des domestiques et des belles toilettes ; elle nous raconte qu'elle monte dans un carrosse. qu'elle s'en va bien loin, et puis, tout tranquillement, elle reste assise sur une chaise dans la cuisine, sans monter dans un carrosse. En réalité, il y a chez elle une scission entre ce qu'elle fait et ce qu'elle dit. Dans ce qu'elle fait, elle ne délire pas du tout, elle se conduit très correctement par rapport à la situation où elle est. Dans ce qu'elle dit, elle raconte une foule d'histoires qui sont d'un autre monde.

Vous observerez ce détail chez l'enfant qui fabule. Cet enfant ne fait pas d'actions en rapport avec sa fabulation ; il raconte des histoires dont il ne paraît pas s'occuper. Il y a un abîme entre le récit et la conduite ; les deux choses sont indépendantes.

Mais pourquoi cela et comment est-ce possible ? C'est parce que la conduite se rattache à un phénomène psychologique dont nous n'avons pas encore dit un mot.

La conduite, c'est quelque chose de présent ; la mémoire est quelque chose de passé ou de futur. Or, nous savons très bien que le passé et le futur ne sont pas le présent. Nos fabulateurs ont du passé et ont du futur, indéfiniment, mais n'ont pas de présent ; leurs histoires ne contiennent pas de présent. Dans les récits qu'elle nous fait, la jeune fille nous parle tantôt de ce qui est arrivé, tantôt de ce qui va arriver. Il n'y a pas de présent, parce que le présent change incessamment. Tantôt elle se trouve à l'épisode où on lui fait la cour, tantôt à l'épisode où on la

du plaisir qu'on éprouve à raconter, à cause du plaisir des plaisanteries, du plaisir de la société. Le langage s'est débarrassé de l'action. A ce stade, nous avons imaginé de l'appeler le langage inconsistant.

Il y a dans l'évolution des phénomènes psychologiques des hauts et des bas. Ces oscillations perpétuelles tantôt rendent la fonction psychologique utile, tantôt la rendent nuisible ; elles la changent continuellement. Le langage est au commencement un ordre. Au bout d'un certain temps, le langage est devenu un jeu de salon. Puis nous avons été obligés, à une époque ultérieure, de dire : « Le langage se rapproche de nouveau de l'action, parce que, sans cela, il deviendrait inutile », et nous avons étudié le phénomène de l'affirmation. L'affirmation, qui crée la croyance, rattache le langage inconsistant à l'action réelle ; elle lui donne de la consistance.

Si je ne me trompe, il y a une évolution toute semblable dans la mémoire. La mémoire est primitivement mêlée à l'action, c'est une forme de l'action, c'est la commission, c'est le langage, le commandement aux absents. Puis, peu à peu, parce que le récit était difficile et parce qu'on ne réussissait pas toujours à faire faire aux absents ce que l'on voulait, après beaucoup d'échecs, la mémoire est devenue un jeu, elle est devenue inconsistante et elle s'est perfectionnée dans l'inconsistance. La fabulation est le stade de la mémoire développée pour elle-même.

Il en est ainsi de toutes nos opérations psychologiques et on pourrait peut-être dire de toutes nos actions. L'enfant apprend à marcher presque en dansant. Les exercices de gymnastique, la danse, les sauts ne servent à rien ; c'est de la marche inutile, qui n'avance à rien, et qui cependant lui apprendra à marcher. Les premières paroles sont des bavardages et des bredouillements qui ne servent à rien et qui lui apprendront à parler. Les premiers récits sont des fabulations, des poèmes homériques, de belles histoires, mais qui apprendront la mémoire, le récit.

26 Janvier 1928.

XIII. Le présent.

Mesdames,

Messieurs,

DANS la préface du petit livre sur la *Genèse de l'idée de temps*, Guyau disait : « Le temps et la mémoire sont des œuvres d'art ». Cette pensée est très profonde, surtout à l'époque où elle a été émise et, au fond, nous l'avons adoptée en grande partie. Le temps tel que nous le connaissons n'est probablement pas le temps réel, à supposer même qu'il y ait un temps réel. Le temps que nous connaissons est une construction faite par les hommes, et une conception dans laquelle la littérature joue un rôle considérable, de premier plan. C'est ce que je vous indiquais dernièrement à propos du phénomène de la *fabulation*.

Je prenais les poèmes d'Homère comme types de la construction du temps. Ces poèmes racontent des événements dans un certain ordre, avec certaines liaisons. Ils se placent tantôt à un point, tantôt à un autre de la description. Il y a des chapitres, il y a des successions; en somme, dans ces récits, il y a

les change à volonté, en un mot, le futur et le passé ne sont pas absolus.

Dans les actions différées, il faut des futurs absolus. Quand on vous donne rendez-vous dans un endroit particulier, on vous indique une date, c'est-à-dire une coïncidence avec certains faits, mais il faut encore que ces faits soient fixés par rapport à quelque chose. Comme disent les mathématiciens, il faut une mesure, un point de départ des mesures. Sans doute, je peux vous dire : « Dans huit jours, dans quinze jours... », mais à partir de quoi ?

Pour que la mémoire devienne pratique, pour qu'elle perde cette inconsistance vague dans laquelle la fabulation l'a laissée, il faut qu'il y ait une date précise par rapport à laquelle on compte les passés et les avenir. Pour nous qui nous considérons avec quelque vanité comme des adultes civilisés, nous avons ce point de départ, nous avons fixé quelque chose, nous avons une borne par rapport à laquelle nous rangeons le passé et nous rangeons l'avenir. Cette borne, nous l'avons baptisée d'un nom, nous l'avons appelée le présent.

Le présent n'est pas une notion bien précise. C'est un point par rapport auquel on peut mesurer les choses. Le présent pour nous, c'est la fin des passés et c'est le commencement des avenir; on les calcule par rapport à lui. C'est ce qui a amené peu à peu chez les philosophes et les mathématiciens cette discussion bizarre sur l'étendue et la grandeur du présent. « Le moment où je parle est déjà loin de moi », disent les orateurs, et les philosophes nous répètent : « Le présent est tout petit, il est infinitésimal, comme un point mathématique qui arrête le passé et qui sert de point de départ à l'avenir; il n'est rien par lui-même, il est cette borne par rapport à laquelle vous mesurez les choses. C'est un point de départ et un point de terminaison ».

Il est vrai, quoique nous ne voulons pas y insister maintenant, que ce malheureux présent offre des caractères abomi-

nablement compliqués. C'est un point, mais qui est mobile. Ce n'est pas très commode d'avoir un point de départ des mesures qui se déplace. Le présent, non seulement est un point et un point fixe, mais il bouge constamment, il marche en avant. Certains phénomènes qui étaient avenir deviennent passé par rapport à lui. C'est donc un point fixe qui se déplace. Cela va donner des complications et c'est évidemment bien imparfait. Vous entrevoyez déjà la solution; la société va s'en mêler et fixer relativement certains points présents, et nous finirons tant bien que mal par nous servir du présent.

Nous nous figurons que cette notion que nous avons acquise est extrêmement nette et qu'elle est fondamentale, indispensable dans tous les phénomènes de mémoire. Dans les anciennes psychologies de la mémoire (reportez-vous à l'ouvrage de Garnier que je vous cite souvent), on considère le présent comme un fait acquis, comme une notion incontestable et Garnier nous dit naïvement : « On vit dans le présent. Le présent, c'est la perception, c'est ce que nous faisons, c'est ce que nous voyons. Il est impossible qu'il n'y ait pas de présent. Je n'ai pas à expliquer le présent, cela va tout seul, c'est du présent que je vais tirer les autres choses ». Et on étudie le présent d'abord, ou plutôt on ne l'étudie pas, on le considère comme acquis, et on étudie le passé ou l'avenir, que l'on rattache à ce présent et qui vont par là même devenir absolus, au lieu d'être relatifs.

Cette méthode et cette conception du présent comme une notion incontestable et acquise par tout le monde est-elle si claire que cela ? Correspond-elle à l'observation psychologique qui nous intéresse ? Evidemment non. Cette notion compliquée du présent est une notion mathématique, elle résulte de toute une évolution des civilisations, d'une évolution des horloges, d'une évolution de l'histoire. Elle est très compliquée. Est-ce qu'il est parfaitement sûr que tous les êtres la possèdent comme nous ?

Dans une étude déjà ancienne, j'ai essayé de vous mon-

pénibles, douloureux et que le sujet n'accepte pas comme présent.

Il y a quelques leçons, je vous racontais l'histoire de cette malade que j'appelle Irène, qui avait assisté à la mort de sa mère. Eh bien, la vie pratique, pour elle, ne contient rien qui ait rapport à la mort de la mère et cependant, pour nous, la mort de la mère change la vie actuelle. Il faudrait prendre sa place, il faudrait diriger le petit ménage, s'occuper du père, etc., aller à l'enterrement, ne fût-ce que cela. Le souvenir de la mort de la mère est quelque chose qui influe sur le présent. Or, chez elle, cela n'influe pas du tout. Elle a ce souvenir dans des crises de forme hallucinatoire, elle revit la mort de sa mère dans le passé, mais elle ne l'applique pas du tout au présent, si peu qu'elle n'accepte même pas l'interrogation. L'interrogation, c'est au fond l'exécution de l'action différée. Mais Irène ne peut pas répondre, elle n'exécute jamais l'action différée. Elle est tombée dans la fabulation pure et même dans une fabulation plus pathologique encore, puisque nous l'avons décrite déjà au commencement de la mémoire.

On peut donc observer bien des gens qui ont sur le présent des notions très incomplètes, qui le pratiquent très mal, qui tendent à le supprimer et qui se rapprochent des autres individus dont je vous parlais qui ont la mémoire fabulante, qui n'ont pas du tout la notion du présent. Mais pourquoi tout cela ? Pourquoi cette difficulté de la notion du présent et pourquoi y a-t-il des gens qui ne l'ont pas ou qui l'ont si mal ?

Mais nous n'avons qu'à réfléchir un peu à notre définition même de la mémoire et nous allons trouver que c'est tout naturel. En réalité, c'est nous qui sommes surprenants avec nos prétendues idées claires sur le présent. Ces idées sont très difficiles, très vagues et les individus fatigués s'en dispensent comme d'une opération mathématique trop compliquée.

Nous avons répété tout le temps que la mémoire est dif-

tout au moins quelque chose qui soit du récit, et c'est très difficile, c'est presque absurde.

Comment peut-on donc construire le présent ? Les philosophes ont cherché depuis un certain temps. Leur étude a surtout commencé à être intéressante à l'époque de Guyau et ensuite dans les ouvrages de Bergson.

La première interprétation qui remplit l'ouvrage de Guyau n'est pas sans valeur. Guyau nous répète sans cesse : « Le présent, c'est l'action. Le présent consiste à agir ; si on n'agit pas, il n'y a pas de présent ». Et en effet, les hommes d'action sont des hommes qui vivent dans le présent, il faut qu'il y ait de l'action pour qu'il y ait du présent.

Cette notion a été reprise par Bergson dans plusieurs passages que vous connaissez bien et auxquels je voudrais faire allusion.

Dans le livre de Bergson *Matière et Mémoire*, il y a des pages et des pages sur l'importance de l'action dans le présent. « Il y a bien autre chose, entre le passé et le présent, qu'une différence de degré. Mon présent, c'est ce qui m'intéresse, ce qui vit pour moi, et, pour tout dire, ce qui me provoque à l'action, au lieu que mon passé est entièrement impuissant. »

Pages 148 et 149 de *Matière et Mémoire*, vous trouverez des idées du même genre, ainsi que dans d'autres passages. Vous trouveriez également cette discussion dans mon dernier livre *L'angoisse et l'Extase*, tome I, p. 292, avec les principaux textes et les problèmes relatifs à la notion du présent.

C'est exact, il y a de l'action dans le présent et la notion du présent est faite un peu avec de l'action. Mais ce n'est pas suffisant ; les individus sans mémoire et les individus sans présent agissent tout de même, ils vivent, ils marchent, ils se nourrissent, et ils n'ont pas de présent. Il ne suffit donc pas d'agir comme le répète Guyau pour avoir exactement la notion du présent.

Une deuxième interprétation qui se trouve surtout dans

les ouvrages de M. Bergson, c'est qu'il faut ajouter à l'action quelque chose, qu'il appelle la conscience de l'action. C'est encore très intéressant. Je crois en effet que les hommes qui agissent sans remarquer qu'ils agissent, ne disent pas : « Je suis présent ». Ceux qui disent : « Je suis présent, mon présent consiste à faire la leçon du Collège de France », ont conscience de l'action. C'est déjà plus précis et je vous signale encore ce beau problème psychologique sur lequel peu de personnes écrivent : la conscience d'agir, l'action devenue phénomène d'intelligence et interprétée par l'homme qui agit. Il y a beaucoup d'études à faire sur ce point.

Je vous rappelle qu'autrefois, nous avons fait à ce propos une longue discussion dont je vous rappelle seulement une conclusion qui est un peu étonnante, mais nous ne craignons pas trop le paradoxe : Les hommes n'ont conscience d'agir que lorsqu'ils ont conscience de produire un certain effet. Le premier homme qui agit consciemment, c'est le potier qui a fait un vase. Celui-là s'est représenté d'avance la forme de son vase en imagination et, par une certaine conduite, il a passé de son imagination à la perception du vase réalisé.

La notion de production — une de ces notions difficiles qui se rapportent à l'intelligence — s'est d'abord appliquée à des objets. Nous avons d'abord produit des objets et de là est venue la notion d'artificiel. Puis, par toute une évolution compliquée que nous ne pouvons pas étudier maintenant, notre propre action est devenue un objet. C'est ce que disaient les stoïciens quand ils déclaraient que l'homme sage se considère lui-même comme une statue. Le sage, disait les stoïciens, passe sa vie à sculpter sa propre statue. Il se considère comme un objet qu'il bâtit, qu'il construit, comme un vase, et les actions que nous faisons sont considérées comme des productions.

Tout cela est très important ; il est évident que la conscience de l'action joue un rôle dans le présent. Mais à mon avis, ce n'est pas encore suffisant, parce que la conscience de produc-

Le rangement de nos souvenirs pourra se faire parce que nous avons donné une fiche à notre action présente et le présent suppose donc comme phénomène fondamental que nous le transformons en récit au moment même où nous l'exécutons, travail difficile et en somme assez rare car, malgré les illusions des philosophes, nous avons très peu conscience du présent. Nous faisons rarement ce travail de nous dire à nous-mêmes : « Il ne faut pas oublier que je suis en train d'entendre un cours au Collège de France ». Nous ne le faisons que dans des circonstances particulières.

Le présent est donc un mélange du récit avec l'action. Nous sommes retombés dans ces actions compliquées, ces actions doubles dont nous parlions à propos de l'intelligence. Le panier de pommes est un mélange de la conduite avec les pommes et de la conduite avec le panier. La statue est un mélange de la conduite du dessin et de la reconnaissance et il en est ainsi pour toutes les actions intellectuelles. Le présent est un acte intellectuel particulier qui réunit la narration et l'action.

Cette complication est cependant difficile à comprendre. Vous connaissez en effet le caractère du récit. Un récit est toujours quelque chose de passé, c'est un discours aux absents et par conséquent l'évènement n'est pas présent. La description d'un objet n'est possible que si cet objet n'est pas là, ou bien la préparation de cette description n'est possible que si vous n'êtes pas là. Nous avons insisté sur ce point au commencement. Le récit ne peut se faire que par la considération du passé et quand les choses sont absentes. Pourquoi donc notre singulier récit ne prend-il pas une des formes précédentes du passé ou de l'avenir ? C'est un récit que nous faisons en agissant. Eh bien, appelons-le du passé, appelons-le de l'avenir, et n'inventons pas un nom nouveau.

C'est que ce récit a des caractères si bizarres que nous ne pouvons pas en faire du passé ni de l'avenir. Il a quelque chose de tout particulier. On a remarqué déjà des caractères

particuliers du récit du présent ; M. Bergson insiste souvent sur ce point. Le philosophe américain James y insistait autrefois. On disait par exemple : « Le récit de l'action présente nous étonne par sa nouveauté. Une action présente a quelque chose de nouveau. Ce n'est pas identique à nos anciens souvenirs. » — « Une action présente, disait-on encore, est bien plus intéressante, bien plus passionnante que les événements passés. »

C'est possible, cela peut jouer un petit rôle, mais bien petit. La nouveauté de l'action n'est pas perpétuelle. Nous pouvons parler du présent à propos d'actions qui se répètent et qui sont toujours les mêmes, comme déjeuner ou se promener. Il n'est pas nécessaire de remarquer la nouveauté.

Est-il bien vrai que le présent soit toujours plus passionnant que le passé ? Les malades dont je viens de vous parler pensent exactement le contraire ; ils pensent tout le temps que le passé est bien plus passionnant que le présent et par conséquent, ils ne devraient jamais avoir de présent.

Vous voyez donc que ce n'est pas suffisant ; il y a quelque chose de particulier. Il faut en revenir toujours à l'exécution de l'action.

Je crois que, dans le présent, il y a une combinaison du récit et de l'action qui est très originale et qui n'existe jamais que là. En réalité, nous n'avons jamais de mélange du récit avec l'action complète, avec ce qu'on appelle la consommation de l'action. Toutes les fois que nous faisons un récit, nous avons une action différée qui est remise à plus tard. La sentinelle a comme action réelle de se battre contre l'ennemi, mais à ce moment elle ne fait pas son récit, elle le prépare seulement. Quand la sentinelle est devant le général, elle fait son récit, mais elle ne se bat plus contre l'ennemi, il n'est plus là. Jamais vous ne voyez ce mélange d'action réellement faite, d'action consommée avec le récit. Ce mélange n'existe que dans le présent.

Ce qui caractérise le présent, c'est donc une narration

La durée du présent, c'est la durée d'un récit. C'est pour cela que les expérimentateurs arrivent à des résultats tellement différents sur la durée du présent car ils s'adressent à des individus différents qui font des récits plus ou moins longs, plus ou moins courts.

Dans un laboratoire, vous vous adressez à un sujet intelligent et vous lui dites : « Il faut devant cet appareil que vous comptiez le temps le plus court possible. » Il fera dans sa tête le récit de quelque chose de tout petit, le récit d'une petite attente, et il indiquera un très petit temps. D'autres, maladroits, donneront un temps beaucoup plus long.

Cette remarque, qui est un peu décourageante, aura, je crois, plus tard quelque importance pour nous, car elle nous apportera une petite lueur dans un grand problème, qui a beaucoup embarrassé les mathématiciens et les philosophes il y a quelques années. Vous vous souvenez du séjour de M. Einstein à Paris et des problèmes interminables qui ont été suscités à ce moment sur la conception du temps de M. Einstein.

Le problème se trouvait localisé sur un point particulier : la notion de simultanéité. Nous nous sommes aperçus avec étonnement que nous parlions tout le temps de simultanéité mais qu'au fond la notion de simultanéité est extrêmement embarrassante. La venue de M. Einstein à Paris aura eu du moins l'avantage de nous faire toucher du doigt notre ignorance. C'est très difficile de comprendre ce qu'on appelle la simultanéité. M. Bergson a fait à ce propos un petit livre qui est un chef-d'œuvre au point de vue philosophique et littéraire, c'est son ouvrage *Durée et simultanéité à propos de la théorie d'Einstein*, et il a montré que les solutions mathématiques étaient bien loin de la réalité, que les difficultés de la simultanéité mathématique ne correspondaient pas à la simultanéité réelle.

Pour Bergson, sont simultanés deux phénomènes qui font partie de la même action ; par exemple, pendant que je vous parle, il y a le phénomène de perception de l'appareil

ne sommes pas obligés de ranger à une date déterminée, qui ne comprennent l'un par rapport à l'autre ni attente, ni triomphe, que l'on peut mettre comme on veut l'un avant l'autre.

La notion de simultanéité sort de la notion de durée du présent qui est elle-même la durée d'un récit, plus ou moins détaillé, plus ou moins étendu.

Ces notions sur le présent sont particulièrement difficiles et complexes. Si vous me permettez de les préciser en considérant un phénomène pathologique à mon avis très intéressant qui soulève tout justement de nouveau tous ces problèmes relatifs au présent, nous étudierons, dans la prochaine leçon, l'illusion du déjà vu.

Est-ce que j'ai entendu jadis sonner les cloches de Pâques dans les mêmes circonstances? Je ne sais. Toujours est-il qu'au bruit des cloches, j'ai senti se produire en moi une sorte de déclenchement qui a supprimé tout le passé, entre cette minute d'autrefois et la minute où j'étais. J'ai senti que j'avais déjà fait tout ce que je faisais, éprouvé tout ce que j'éprouvais, parlé intérieurement tout ce que je me disais à moi-même dans un moment exactement semblable; que j'avais déjà fait ces gestes, tous exactement, dans le même ordre, en entendant sonner les mêmes cloches, touché une branche, poussé un caillou, tourné la tête, tandis que les cloches sonnaient avec la même succession de notes sous un ciel du même bleu profond, dans un air aussi vif et aussi vague ». Cette description réunit bien les principaux caractères.

Un exemple plus médical et moins poétique m'est fourni par la dernière observation à laquelle il m'a été donné d'assister. C'est celle d'une jeune fille d'une trentaine d'années, de nationalité étrangère, qui n'a pas habité Paris autrefois, mais qui y est installée depuis quelques jours à peine; par conséquent, elle ne connaît ni le quartier, ni la maison, ni personne. Elle est amenée par sa mère dans mon cabinet, elle ne dit pas un mot mais fait une sorte d'inspection des murs et du mobilier, elle regarde les meubles, elle insiste sur des photographies suspendues au mur qu'elle regarde avec attention sans dire un mot. Au bout de quelques minutes, elle se tourne vers moi et son premier mot est le suivant : « Voulez-vous avoir l'obligeance de me dire la date de ma dernière visite? J'ai dû venir vous voir déjà et je ne sais pas à quel moment ».

— Mais, mademoiselle, vous venez pour la première fois, je ne vous ai jamais vue, vous n'étiez même pas à Paris.

— Oh! non, vous devez vous tromper, vous avez perdu le souvenir, car je reconnais exactement et vous et l'appartement et les photographies suspendues au mur, et tous les dé-

mais la copie tout à fait méticuleusement exacte de l'évènement passé; c'est là le caractère essentiel.

Un second caractère est la confiance, la certitude et la conviction qui font que cet aspect est pour ainsi dire pathologique. Quand, dans un salon, nous reconnaissons un objet, nous avons une certaine modestie, une hésitation : « Je crois vraiment que ce fauteuil est absolument identique au mien, je crois qu'il n'y a pas de différence ». Mais nous ajoutons tout de suite : « Si on les mettait l'un près de l'autre, peut-être verrions-nous des différences nombreuses ». Il en est de même pour la reconnaissance des personnes : « Vous me paraissez identique à un mien parent, mais l'identité ne va pas très très loin, je ne suis pas très convaincu ». Ces malades au contraire ont une de ces formes de conviction pathologiques qui n'existent pas en dehors des névroses; ils ont une certitude inébranlable qui n'admet aucune espèce de doute.

Mais s'ils sont certains de la reconnaissance et de l'identité, leur certitude ne va pas très loin, elle ne porte dans tous les cas aucunement sur la date; ils ont déjà vu ce paysage, cet objet, cet appartement, ils en ont vu tous les détails, mais ils ne savent pas quand. Cette absence de précision sur la date va si loin, comme on l'a remarqué dans la grande époque de l'étude sur ce phénomène, qu'au fond ils ne sont pas bien sûrs si c'est dans le passé ou dans l'avenir. C'est là ce qui paraît assez bizarre. Beaucoup de ces malades vous disent avec un air d'étonnement : « Je ne suis pas bien certain si je l'ai vu ou si je vais le voir dans quelques instants. Vous allez me montrer exactement la même chose », ou bien : « Vous venez de me montrer exactement la même chose ». Ils oscillent entre les deux et les mélangent. Il y a à la fois un don de prophétie et un don de souvenir. La date est donc tout ce qu'il y a de plus vague, elle n'est même pas seulement vague dans le passé, elle peut l'être également dans l'avenir. L'état d'esprit est confus sur ce point.

Cette confusion dans l'esprit s'accompagne d'un trait

un autre. Ils peuvent transformer le déjà vu en une sorte de phénomène de persécution : « Les gens m'ennuient en me forçant à revoir toujours la même chose ».

Il y a à ce propos un exemple magnifique, c'est l'observation qui a été publiée en 1896, par le Docteur Arnaud, directeur de la maison de Vanves. J'ai eu l'occasion de connaître son malade. On faisait à ce moment une plaisanterie aimable et intéressante aux étudiants. On nous faisait dîner le soir chez l'illustre professeur Jules Falret, notre vieux maître, et on nous mettait à table entre des aliénés plus ou moins remarquables et plus ou moins distingués qui présentaient des troubles bizarres. On m'a mis un soir près de ce brave homme, capitaine d'armée, en retraite.

Mon voisin commence par ne rien dire, me regarde attentivement, puis, après le premier plat, se tourne vers moi et me pose la question suivante : « Est-ce que vous trouvez amusante cette plaisanterie de M. Falret ? Vraiment c'est assez drôle. Il la répète trop souvent, mais enfin si cela vous amuse, je l'excuserai » — Mais quelle plaisanterie ? — « La plaisanterie de nous faire dîner l'un près de l'autre exactement dans la même position, avec les mêmes plats, les mêmes convives, le même éclairage, avec les mêmes paroles prononcées par les personnes qui nous entourent. Il s'amuse à répéter tous les événements. C'est drôle, n'est-ce pas ? Est-ce qu'on vous a prévenu du rôle qu'on vous faisait jouer ? » Je lui dis qu'on ne m'avait pas prévenu, mais que je le trouvais et lui aussi très intéressant.

Ce brave homme avait la manie de faire ces réflexions à propos de tout ce qui se passait. Toutes les cinq minutes, à propos de n'importe quoi, il remarquait le même fait.

Il était arrivé un accident, dont vous n'entendrez plus parler maintenant car il est trop vieux. A la gare Montparnasse, un train avait renversé le butoir, il avait éventré la gare et était tombé sur la place ; il était à moitié suspendu en l'air, si bien qu'à travers les vitres brisées, on voyait une locomotive qui pen-

daît sur la place. Arnaud conduisit le malade voir cet accident pour essayer de provoquer une impression de surprise, d'étonnement. Le malade ne manifesta aucune surprise et déclara qu'on dépensait beaucoup d'argent pour répéter exactement la même plaisanterie, pour nous montrer encore une fois un train qui avait traversé le vitrage et tombait sur la place.

Il y avait là un délire de persécution particulier. On pouvait facilement constater que ce discours du malade n'existait qu'après un effort d'attention. Quand il était distrait, quand il ne faisait pas attention, il n'avait pas de double reconnaissance. Ce délire est un délire bizarre, particulier, qui ne peut se développer qu'après l'apparition d'un sentiment. Il est probable que cet homme a eu autrefois, à plusieurs reprises, des crises du sentiment de déjà vu, crises assez nettes et impressionnantes et qu'il a pris l'habitude de les répéter indéfiniment ; il a bâti un délire sur un sentiment primitif.

A ce propos, quand on recherche l'analyse de ce sentiment de déjà vu, on se trouve devant des problèmes d'histoire de la psychologie qui ne sont pas sans intérêt. La science psychologique progresse bien lentement, mais enfin elle change ; c'est déjà quelque chose et, quand on jette un regard quelques années en arrière, on voit que l'enseignement n'était pas du tout pareil à ce qu'il est aujourd'hui ; il y a un changement. Est-ce un progrès ? On le verra plus tard, mais il n'y a pas d'immobilité.

Si nous nous reportons à 1895, nous voyons qu'à ce moment, on appliquait au déjà vu les théories régnantes de la reconnaissance : La théorie de la reconnaissance était empruntée aux anciens philosophes du XVIII^e siècle. Dans la *Psychologie empirique* de Wolff, publiée en Allemagne, il y avait une théorie de la reconnaissance assez classique que l'on appelait la théorie de la double image. Wolff expliquait la reconnaissance de la façon suivante : le matin, nous nous sommes promenés et nous avons rencontré un personnage que nous appellerons Mævius, dans le temple. A propos de cette rencontre dans le

foule de phénomènes psychologiques et, en somme, l'écho de la pensée rentre dans les phénomènes de réduplication.

Ces phénomènes sont nombreux et, tout justement, nous en voyons un aujourd'hui. Le « déjà vu » est un phénomène de réduplication. Non seulement il y a la perception actuelle, mais il y a une double image de cette perception. C'est donc un écho. Seulement on ne remarque pas l'écho ; on ne remarque que la conséquence de l'écho, à savoir qu'il ressemble au son initial.

Il n'y a, à mon avis, qu'un seul auteur qui ait insisté sur ce point, c'est le regretté professeur Pick, de Prague, dans un article publié dans le *Brain*, en 1903. Il a le courage d'appeler le « déjà vu » des paramnésies de réduplication. Il donne un exemple très curieux. C'est celui d'une brave femme, malade dans un hôpital, qui est convaincue qu'il y a deux hôpitaux pareils, deux chambres pareilles, deux lits pareils, que tout ce qu'elle voit est en double et deux fois pareil. Comme elle a très bon caractère, elle explique cela à sa manière et dit : « Les administrateurs sont des gens prévoyants, ils ont fait un hôpital pour l'hiver et un hôpital pour l'été, ce qui fait qu'il y en a toujours deux. » C'est une réduplication dans la mémoire. L'observation est très curieuse : il faudrait la rapprocher des phénomènes de déjà vu.

Quoi qu'il en soit, on donnait toujours les explications par cette double image tirée de tous côtés, soit des deux cerveaux, soit de l'inconscience, soit du rêve, soit de la distraction, soit de la réduplication.

La thèse de M. Bernard-Leroy de 1898 est extrêmement importante. Dans cette question, on peut dire qu'elle marque une borne, qu'elle change les points de vue : l'analyse du phénomène est très méticuleuse, il y a un grand nombre d'exemples bien expliqués, un historique complet, etc. Mais surtout l'auteur attaque violemment l'interprétation précédente, c'est-à-dire la théorie de la double image et cette recherche d'une seconde

image. Il dit que c'est ridicule, que ce n'est pas du tout nécessaire.

En effet, vous voulez expliquer la reconnaissance ; mais la reconnaissance ne réclame pas du tout les images. C'est la vieille théorie du xviii^e siècle qui expliquait tout par les images, depuis l'époque de Locke et de Hume. En réalité, la reconnaissance est une conduite particulière. Dans la rue, si je suis abordé par une personne que je ne connais pas du tout, j'ai une attitude spéciale, attitude interrogative et froide vis-à-vis d'un inconnu. Si la personne qui m'aborde est une personne que je connais, j'ai une réaction particulière ; je lui prends la main, je lui demande comment elle se porte, etc... La reconnaissance est une réaction qui repose sur les phénomènes d'habitude. Nous avons l'habitude de nous comporter d'une certaine manière avec une personne que nous connaissons et cela immédiatement, dès que nous la voyons. Les phénomènes de reconnaissance ne demandent pas de comparaison compliquée entre deux images, l'une du passé et l'autre du présent ; ils demandent seulement une attitude de sentiment et l'auteur propose pour cela un sentiment particulier qu'il appelle le sentiment de familiarité. Toutes les fois que nous reconnaissons quelque chose, nous éprouvons un sentiment de familiarité qui dépend de bien des choses ; nous sommes habitués aux objets à droite, aux objets à gauche, nous n'avons pas de conduites nouvelles. Dans le « déjà vu », il faut expliquer une exagération tout à fait absurde du sentiment de familiarité. Pourquoi ces gens-là ont-ils subitement un sentiment de familiarité excessive à propos des objets ?

Cette conception de M. Bernard-Leroy a eu le mérite de changer brusquement toute la littérature sur ce sujet : la double image disparaît à peu près. Elle va réapparaître en 1908 avec l'article important de M. Bergson dont j'ai à vous parler. Elle paraît un peu, mais modestement. La plupart des ouvrages

chose. Pendant que je vous raconte le cours d'il y a trois semaines, j'en fais un autre tout à fait différent.

Dans certains cas, exceptionnellement, et pour répondre à cette difficulté particulière de rattacher la mémoire à la vie réelle, nous utilisons des récits au moment même où nous faisons l'action. Par conséquent, en même temps que je vous fais ma conférence, je peux me répéter en dedans : « En ce moment, je suis en train de parler du déjà vu. »

C'est une bizarrerie et au fond une absurdité. Pourquoi faire un récit au moment où on fait l'action ? Je n'ai aucun besoin de vous dire que je parle du « déjà vu », puisque j'en parle et que vous l'écoutez ; vous le savez très bien. Ce récit ne correspond absolument à rien, il est ridicule ; mais, si ridicule qu'il soit, il est utile parce qu'il permet d'exprimer les événements actuels en termes de mémoire, parce qu'il permet de mettre la mémoire partout, de la rendre universelle et de la rattacher à la vie réelle, ce que nous verrons dans la prochaine leçon. Il est d'une utilité compliquée et dérivée.

Pour qu'il y ait présence, il faut donc qu'il y ait coïncidence du récit avec l'action elle-même, et l'action bien faite, complète. Si je me bornais à vous dire : « Je compte un jour parler de la présence et de l'absence », c'est un vœu, c'est une supposition lointaine, ce n'est pas une action réelle et ce n'est pas du présent. Pour qu'il y ait présent, il faut qu'il y ait action et action complètement exécutée.

Or, qu'est-ce qui se passe chez nos malades ? Ce sont, comme je vous le disais, des déprimés, des faibles, des épileptiques au commencement de l'accès, quand les forces psychologiques diminuent ; ce sont des psychasthéniques qui préparent une obsession, qui sont en train de diminuer leurs forces. C'est une forme de migraine ; c'est également une diminution de l'activité cérébrale.

Ce qui caractérise cette diminution, c'est que les actions exécutées ne sont plus parfaites, elles sont incomplètes.

que celui de beaucoup de personnes avec qui je parle. Il faut que nous ayons toujours le même présent. Comme c'est compliqué et difficile ! Puisque nous faisons tous des choses différentes, puisque nous faisons une lecture ou un déjeuner ou une assistance à un cours, comment voulez-vous qu'on fasse un présent commun ?

On nous y a obligés, et nous y avons été amenés peu à peu. Heureusement, la société s'en est mêlée et nous a procuré ce présent commun. Elle l'a bâti pour nous. Vous savez en quoi il consiste. Ce présent que la société a bâti, ce sont les cérémonies temporelles. Nous arrivons ici à des études surtout faites par les sociologues et que les psychologues doivent reprendre ; ce sont les études sur la représentation du temps chez les différents peuples élémentaires. Vous en trouverez, bien entendu, des exemples nombreux dans les ouvrages de M. Lévy-Brühl, en particulier dans son dernier livre de 1922 : « *La mentalité primitive* ».

Je pourrais vous rappeler une série d'articles qui ont pour ainsi dire inauguré ce genre d'études et dont la lecture est encore aujourd'hui extrêmement instructive. Ce sont les articles de MM. Hubert et Mauss : « *Représentations du temps dans les religions et dans les magies* ». Ces articles se trouvent publiés dans un volume qui a pour titre : « *Mélanges d'histoire des religions* », 1909, p. 194. Ces études de Hubert et Mauss et les études de Lévy-Brühl nous causent un certain étonnement qui nous amène comme toujours à mieux comprendre les phénomènes psychologiques.

Les auteurs font remarquer que le temps des populations sauvages n'a pas le même caractère que le temps des adultes civilisés et voici sur quoi ils insistent.

Le temps, pour nous, c'est quelque chose d'abstrait, d'immuable et d'impersonnel. Le temps n'est pas émotif. Aujourd'hui nous sommes le 2 février ; nous disons : « C'est le 2 février » et voilà tout. Le mot « 2 février » pour nous n'a

bornerons à dire : « C'est le 2 février » et nous nous comprenons parce que tout le monde dit : « C'est le 2 février », mais nous n'avons plus beaucoup de caractère sentimental, il existe au fond car il y a un peu le sentiment de l'avance du printemps, de la fin de l'hiver, mais c'est très peu et, chez les astronomes, ce sera tout à fait supprimé.

C'est ainsi que se construit le présent. C'est la première partie de l'acte de présentification. Cette opération si bizarre devient non seulement nécessaire et exigée même par la police, elle devient commune, elle prend un caractère social, et nous avons construit notre présent ; mais ce n'est pas fini.

Maintenant, il faut que la présentification s'étende sur les récits. Nous avons déjà une mémoire, nous avons déjà des fabulations nombreuses qui contiennent de l'avant et de l'après ; le présent peut s'y intercaler, je vous ai dit pourquoi : parce que le présent est devenu un récit. Le présent est un récit du même genre que les autres. Il faut l'intercaler dans la fabulation. Comment va-t-on s'y prendre ?

Le travail n'est pas sans difficulté et nous voyons précisément chez les débiles de de Greeff que cette intercalation du présent dans la fabulation ne se fait pas très correctement. Pour ces débiles, il y a une partie de la mémoire très grande, une partie de la fabulation qui reste fabulation, qui ne se rattache pas au présent. Ne s'y rattachent que des événements particuliers tout à fait petits et peu nombreux. Pourquoi ces malades peuvent-ils faire cela ?

Vous avez vu déjà, chez beaucoup de philosophes, une étude de ce genre ; elle est très développée dans les ouvrages de James, également dans les ouvrages de Taine, quoique expliquée d'une manière un peu abstraite. Le présent se rattache facilement au récit parce qu'il a des relations avec les récits. Nous disons : « Le présent est construit avec une action complète. » Oui, théoriquement, il nous faut une action bien consommée, bien complète, et, quand il n'y en a pas, on parle

étendue sur la journée du mercredi, sur la leçon d'équitation et sur les trois jours précédents.

L'auteur raconte que la journée resta pareille, mais que, vers le soir, huit ou dix heures après l'accident, l'officier commençait à se rétablir et qu'il se rappelait, chose singulière, du dernier évènement, de la petite blessure qu'il avait eue au pied. Il dormit par là-dessus et, le lendemain, il racontait, non seulement sa blessure au pied, mais la promenade de Versailles du 30 novembre, et enfin, une journée et demie après l'accident, il se souvenait de tout.

Cette amnésie a commencé à une date, elle a duré deux jours seulement et elle a porté sur trois jours entiers. C'est là un exemple d'amnésie avec son point de départ, sa durée et sa localisation.

Il n'est pas bien difficile de décrire cette amnésie parce qu'elle est très simple, mais, dans l'observation médicale, les amnésies sont infiniment plus compliquées, à la fois comme localisation et comme durée, et on éprouve le besoin de les simplifier dans la description schématique, surtout quand on veut parler à des élèves. C'est un des problèmes que j'ai vus dans ma jeunesse, quand j'étais chef de laboratoire chez Charcot, et chez Raymond. Quand on préparait des cours pour le professeur, on présentait souvent des amnésiques et on avait à cette époque, et encore aujourd'hui d'ailleurs, le désir des schémas simples à montrer au tableau pour les élèves. Nous avons tous encore aujourd'hui les schémas de sensibilité. Vous les connaissez : ce sont de petites figures qui représentent un homme ou une femme, grossièrement dessinés et sur lesquelles on marque par des points noirs les endroits du corps qui sont insensibles par opposition aux autres qui sont restés sensibles.

Charcot et Raymond réclamaient des schémas d'amnésie. J'en ai essayé plusieurs, dont un au cours de Charcot et d'autres plus tard au cours de Raymond. Ces quatre ou cinq systèmes étaient plus ou moins mauvais. Vous verriez les efforts que j'ai

présent dans un récit du passé. Nous appellerons cela le présent fictif, le présent transporté.

C'est en effet une classification que nous faisons perpétuellement. Non seulement nous avons notre présent actuel qui est le vrai, qui est le seul vrai, mais nous avons des présents fictifs que nous transportons dans le passé ou que nous transportons dans l'avenir et par rapport auxquels nous recommandons l'histoire.

Théoriquement il faut toujours, lorsqu'on est correct, savoir rapporter ce présent fictif au présent réel. Il faudrait, par exemple, que je m'arrête un instant pour vous dire : « N'oubliez pas que Kaempfen a décrit ce cas en 1835 et que, ce qu'il appelle le 1^{er} décembre, c'est le 1^{er} décembre 1835. Reportez-vous alors à la date où nous sommes aujourd'hui : il y a un intervalle dans le passé. C'est du passé très lointain. J'y mets le présent parce que cela m'est plus commode et me permet une classification.

Il ne faut pas oublier cette notion du présent fictif pour comprendre une foule de phénomènes psychologiques. A la fin de la dernière leçon, je faisais allusion à la grammaire et au langage. Je vous rappelais une leçon du D^r Pichon sur l'usage des verbes. Vous retrouverez dans cette leçon une étude que nous ne pouvons pas faire ici parce que trop compliquée au point de vue grammatical ; c'est l'étude d'un temps verbal qui est très amusant et très curieux, c'est-à-dire l'imparfait. Dans la précédente leçon, je vous parlais également du présent, du vrai passé et du vrai futur. Mais il y a d'autres temps des verbes. Il y a le futur plus ou moins irréel : « Je ferais », futur vague et qui n'est pas classé, futur de fabulation. Il y a le passé par rapport à un présent fictif. Les imparfaits sont des passés fictifs, des passés par rapport à des présents que j'imagine.

Cette remarque sur le présent fictif donne également de l'importance à certaines phases de nos amnésies et nous permettent de les comprendre : Puisque par imagination, nous

appelons présent le moment où l'officier est tombé de son cheval, nous nous transportons dans cet endroit pour en faire un présent. L'amnésie prend deux formes très différentes par rapport à ce présent fictif.

Il y a dans le cas de Kaempfen une partie de l'amnésie, la plus intéressante, la plus importante, qui porte sur ce qui est antérieur : c'est toute la partie de la figure qui est limitée par une ligne droite. Et il y a une partie de son amnésie, celle qui est limitée par une ligne oblique — c'est toujours cette ligne oblique qui caractérise cette partie de l'amnésie — qui porte sur le futur de l'officier par rapport à son présent fictif. Nous avons donc une partie de l'amnésie qui porte sur son passé et une partie de l'amnésie qui porte sur son futur. C'est théoriquement faux parce que, pour nous, tout cela, c'est du passé. Mais dans la description de Kaempfen, c'est très intéressant et très important.

C'est ce qui a amené tout de suite la distinction de deux groupes d'amnésies tout à fait différentes les unes des autres : les premières sont les amnésies que l'on appelle rétrogrades, les premières connues ; ce sont celles-là qui vont en arrière, qui portent sur la période antérieure au présent fictif. Les autres sont les amnésies antérogrades qui portent sur ce qui est postérieur au présent fictif.

Nous avons été amenés dès le début à distinguer ces deux formes. Les amnésies rétrogrades sont les plus connues, les plus anciennes ; elles sont, à mon avis, les moins simples. Les amnésies antérogrades qui viennent après l'événement, après le présent fictif sont plus faciles à comprendre.

Les amnésies antérogrades présentent ce grand caractère, c'est qu'à la suite d'un certain événement les faits qui se passent dans l'esprit du sujet ne laissent pas de souvenirs ; l'individu ne paraît pas avoir oublié des événements passés, mais il se sent incapable d'acquérir le souvenir des événements présents. Il oublie les choses au fur et à mesure qu'elles arrivent. C'est pourquoi, dans nos premières études, nous nous laissions

sait pas particulièrement au mari qui avait toujours été bien portant; mais ce qui était frappant et ce qui étonna beaucoup les voisins, c'est que cette femme ne retenait rien de ce qui se passait sous ses yeux. Une personne était entrée dans sa chambre, avait causé avec elle, l'avait rassurée de toutes manières et était sortie. Cette personne rentra de nouveau dans la chambre; Madame D. lui dit dit « bonjour », comme si elle venait pour la première fois. — « Mais, j'ai été avec vous pendant une heure ». — « Pas du tout, vous venez d'arriver ».

Elle était arrêtée, figée à un stade dans son souvenir. Le présent n'existait plus ou du moins n'existait plus comme souvenir; elle ne racontait plus rien du présent. Il lui arriva des choses étranges, des aventures assez graves, qui ne laissèrent jamais de souvenirs. En particulier, en se promenant dans les rues du village, elle fut mordue par un chien que l'on soupçonnait plus ou moins à tort d'être enragé. On la cautérisa très sévèrement, ce qui lui fit une très grave douleur. Ensuite, par excès de précaution, on la conduisit à Pasteur, on lui fit des injections antirabiques. De tout cela, elle ne garda pas le moindre souvenir. Elle racontait à qui voulait l'entendre qu'elle avait une souffrance à la jambe mais qu'elle ne savait pas ce que c'était. Cette souffrance était comme une espèce de fatigue, elle décrivait l'endroit des piqûres qu'on venait de faire. D'où cela venait-il? Elle n'en savait rien du tout. Le chien enragé n'existait pas.

Conduite dans le service de Charcot, elle répondait intelligemment et correctement à tout ce qu'on voulait. Dès qu'on avait le dos tourné, il n'existait plus pour elle ni service, ni médecin; il n'y avait toujours que le passé, jamais de présent.

Cette amnésie bizarre s'est prolongée à l'hôpital pendant trois ans presque sans modifications. Cette femme rentrée chez elle, la maladie incomplète s'est prolongée encore pendant cinq ou six ans. Nous arrivons ainsi à des schémas comportant toute espèce de variations.

J'ai décrit (fig. 11) trois ans de cette observation; pendant ces trois ans, il n'y a jamais eu de mémoire présente. La ligne qui décrit l'acquisition des souvenirs récents est toujours noire. Laissons de côté les formes inférieures que nous verrons tout à l'heure. Nous avons toujours une amnésie qui persiste, qui dure indéfiniment : l'amnésie antérograde s'est prolongée pendant sept ou huit ans.

Cet exemple est un des cas les plus remarquables qui aient jamais été publiés. J'en ai réuni d'autres autour de celui-là. Vous trouveriez l'étude dans mes leçons sur « *les Névroses et idées fixes* », en 1898, qui reproduisent des articles antérieurs. J'ai signalé une dizaine de cas comparables à la maladie de Korsakoff; aucun ne présente une pareille étendue; c'est un cas extrêmement curieux.

Bien entendu, on a essayé d'étudier ce cas de toutes les manières possibles. En 1892, nous avons fait sur cette malade une première étude qui avait paru extrêmement importante et qui d'ailleurs avait beaucoup frappé Charcot à ce moment, c'est que cette perte de souvenir si curieuse n'était pas aussi réelle, aussi profonde qu'on pouvait l'imaginer. D'abord, il y avait des conduites de la malade qui correspondaient à ce que nous appelons ordinairement des souvenirs, à la condition qu'on ne l'interrogeât pas, qu'on ne lui parlât de rien. Elle avait dans la salle des voisines qui ne lui déplaisaient pas. Quand elle sortait dans le parc de la Salpêtrière, elle allait s'asseoir sur un banc entre ces deux mêmes voisines et non pas entre d'autres, ce qui prouve qu'elle les connaissait et les distinguait des autres.

Mais ce que l'on remarqua dans l'observation, c'est que, dans bien des cas et même la nuit en rêve, il y avait des traces de tous les souvenirs. Elle criait contre le vilain chien jaune qui l'avait mordue, elle parlait des médecins de la Salpêtrière qu'elle appelait des messieurs en tablier blanc; il y avait des

pier, il pousse un cri d'indignation : « Mais comment? Les températures de la malade s'arrêtent à dimanche dernier et nous sommes à jeudi. Vous ne me dites pas ce qui s'est passé. Cette observation n'est pas correctement prise ». Le médecin voulait sur un papier particulier, avec un style spécial, avec des formes spéciales, que l'on mît en ordre tous les événements ayant rapport avec la malade. L'élève s'excuse : « Mais les températures ont été prises par les infirmières, elles sont notées quelque part. Il suffit de me laisser chercher dans mon tablier, je trouverai les petits papiers sur lesquels sont les chiffres. » Le médecin n'accepte pas cela : « Je n'ai pas le temps de vous laisser fouiller dans vos poches ; cette observation n'est pas prise, il faut la prendre correctement ».

Réfléchissons à ce cas. Ce n'est pas réellement une absence de souvenir. Les températures ont été prises, ont été notées; seulement tout cela, ce sont des fiches errantes de tous les côtés; cela n'a pas été rangé.

Si le médecin était psychologue, il emploierait le mot barbare que nous avons proposé dans la dernière leçon, il dirait : « Vous avez pris les souvenirs, vous ne les avez pas présentifiés, ils ne sont pas classés, ils ne sont pas mis au courant ». Et l'élève, d'ailleurs, plus ou moins, va travailler, reprendre les documents et remettre son observation au courant.

Cela nous apprend immédiatement quelque chose. Dans le cours de la vie, vous avez déjà vu que la société ou l'évolution nous a chargés d'une foule d'obligations plus ou moins ennuyeuses. Dans la précédente leçon, je vous ai fait remarquer que la police peut très bien nous dire : « Qu'est-ce que vous faites-là? » c'est-à-dire : Quel est votre présent maintenant? Quelle est votre action présente?

On nous force d'avoir un présent. C'est déjà ennuyeux et compliqué. Mais bien plus que cela, nous sommes en présence d'un chef de service d'hôpital qui force chacun de nous à une corvée bien bizarre, il nous oblige à prendre l'observation de

courant jusqu'à mercredi. Qu'est-ce que vous avez donc fait aujourd'hui? Je n'y comprends plus rien. Elle n'est plus en ordre même pour la semaine dernière, tout est dérangé ». Et le malheureux élève dira : « On a embrouillé mes papiers ». C'est du désordre surajouté. Le premier était du désordre par manque d'organisation actuelle; le second, c'est du désordre dans des papiers qui ont déjà été rangés.

Il semble donc que, dans l'amnésie rétrograde, il y ait un certain manque d'organisation qui détruit une organisation antérieure. En effet, vous retrouvez dans l'amnésie rétrograde le même caractère que dans l'amnésie antérograde. Les souvenirs existent; on peut les retrouver par l'état hypnotique, par les rêves, par les écritures automatiques, par les distractions qui se présentent au cours de la pensée, par les différents lapsus. D'autre part, il y a quelque chose de très embarrassant, c'est que la désorganisation n'est pas totale, et qu'elle porte seulement jusqu'à une date particulière. En remontant plus loin, vous retrouvez des souvenirs bien organisés; les souvenirs anciens ne sont pas désorganisés; ce ne sont que les souvenirs relativement récents.

Cela nous amène à revenir sur la différence qu'il y a entre les souvenirs récents et les souvenirs anciens. Le désordre a porté sur les souvenirs récents et n'a pas porté sur les souvenirs anciens; c'est un fait général en pathologie. Les souvenirs récents sont des souvenirs fragiles et des souvenirs difficiles à organiser. Les souvenirs anciens sont acquis une fois pour toutes.

Nous pourrions rapprocher de l'amnésie rétrograde un symptôme que je n'ai pas le temps d'étudier en détail, mais qui est bien bizarre. Il y a une partie de la mémoire, que je vous propos d'appeler la mémoire en retard, la mémoire retardante. Cette madame D. présentait en effet, une très singulière mémoire. Je suppose qu'un samedi soir, vous l'interrogez sur la semaine qui vient de se passer. Vous lui dites : « Jeudi der-

La mémoire rétrograde nous montre qu'il y a une difficulté dans le caractère récent du souvenir.

C'est un peu ce que nous disions dernièrement quand je vous faisais remarquer que le passé se divise en plusieurs périodes. Il y a le passé immédiat, il y a le passé récent, le passé lointain et le passé vague. Chacun de ces passés présente des caractères particuliers. Le passé récent est accompagné de sentiments, il a des côtés amusants ou ennuyeux. Le passé lointain est allégé et devient beaucoup plus facile à ranger.

La mémoire rétrograde nous a montré qu'il y a dans l'organisation du présent des degrés de facilité et de difficulté. Dans la prochaine leçon nous continuerons cette étude, en examinant les amnésies localisées.

même comme feraient les autres, en invoquant une histoire continue de sa vie. C'est un trouble dans le récit, dans l'observation que nous devons perpétuellement faire de notre vie.

Autrefois, quand nous parlions des amnésies localisées, nous étions heureux de les rapprocher d'un autre groupe de phénomènes que nous appelions les amnésies systématiques, et nous disions que les amnésies localisées sont une variante des amnésies systématiques. Une amnésie systématique porte sur un certain groupe d'actions d'un certain genre qui se rattachent les unes aux autres, de manière à former une unité.

Voici par exemple un comptable qui a toujours été bon calculateur et qui, à un moment donné, ne peut plus compter, ne se rappelle plus rien de ce qui a rapport aux chiffres. D'ailleurs, à part cela, il vous racontera tout ce qui est arrivé; il a oublié les comptes et rien d'autre.

Voici une ouvrière qui avait appris et qui faisait très bien les chapeaux. Elle se plaint de ne plus rien savoir par rapport aux chapeaux des dames; elle ne sait plus par où l'on commence, par où l'on termine.

Voici une pauvre veuve analogue à celle dont je vous parlais à plusieurs reprises, qui se plaint comme symptôme caractéristique qu'elle a oublié la figure de son mari et tout ce qui se rapporte à l'aspect physique de son mari. Elle a perdu un système de souvenirs.

Cette étude, ce rapprochement nous intéressaient autrefois parce qu'ils nous permettaient de considérer les souvenirs comme des actions, comme des conduites, et de dire que les amnésies se rattachaient aux paralysies, que c'était un phénomène du même genre. Il y avait intérêt à cela il y a une trentaine d'années, quand nous commencions seulement à rapprocher tous les phénomènes psychologiques des actions et des conduites. Aujourd'hui, cet intérêt n'est plus aussi grand. Vous êtes habitués à ce que nous considérions toujours tous les phénomènes psychologiques comme des conduites. Il est clair d'avance

souvenir. Que la confusion dure quelques minutes, ou bien qu'elle dure plusieurs jours ou même des mois, c'est une période qui sera oubliée.

Dans tous les troubles où l'état mental se rapproche des confusions et des délires épileptiques, il en sera de même. Vous aurez quelquefois des amnésies après les grands états mélancoliques. J'ai eu l'occasion d'en observer un très grand nombre. Je me souviens d'une malheureuse qui, pendant plusieurs semaines, a été entre la vie et la mort, dans un état de stupeur mélancolique qui avait amené des troubles organiques très graves. Elle délirait complètement et se croyait poursuivie par des lions et des sangliers. Elle avait peur de tout le monde, elle racontait une foule d'histoires. Dans la période suivante, quand elle n'a eu qu'une mélancolie ordinaire avec délire, elle avait oublié cet état de stupeur délirante.

Nous avons donc tout un groupe très net d'état anormaux qui ne laissent pas de souvenirs.

Il y a un second groupe d'amnésies localisées plus bizarres, quelquefois plus amusantes, dans lesquelles l'amnésie porte sur des périodes qu'à première vue nous ne considérons pas comme anormales. L'individu a une conduite ordinaire, si bien, d'ailleurs, que toutes les personnes qui l'ont vu, qui l'ont entouré n'ont pas soupçonné que son état fût maladif ; on l'a considéré comme normal et cependant cette période-là semble ne pas laisser de souvenirs. Les souvenirs ont disparu de tout ce qui se rapportait à cette date.

Arrêtons-nous un instant sur les observations que vous connaissez bien et qui ont leurs caractères amusants. Il est bon de les rappeler, ne fût-ce que pour les mettre en place, pour les ranger dans des groupes d'états pathologiques. Il faudrait ici consacrer un long temps à l'étude d'un bien joli phénomène pathologique qui intéressait beaucoup autrefois et qu'on appelle les fugues. Certains individus se sauvent dans des pays étrangers et, là, se conduisent si normalement que tous les gens qui les

rencontrent leur parlent et leur demandent des services. On les considère comme tout à fait ordinaires. Au bout d'un certain temps, ils se réveillent avec étonnement, se demandant pourquoi ils sont là et ce qu'ils viennent faire. Ils ont oublié toutes ces périodes.

Reprenons quelques exemples de fugues. Nous les avons ici étudiées depuis bien des années avec grands détails. Un cas nous a beaucoup intéressé en 1891-1892 ; il a provoqué dans le service du professeur Raymond des études analogues à celles dont je parlais dans la précédente leçon sur la célèbre Mme D..., de Charcot.

On nous a amené à la Salpêtrière, en 1891, un homme de trente-cinq ans dont la situation était plutôt élevée, qui était chef d'une gare de chemin de fer dans une petite ville. Cet homme arrivait en racontant lui-même son histoire de la façon suivante :

Il avait eu une vie aventureuse, il avait pris part à des explorations dans l'Afrique Centrale, d'où il avait rapporté, comme bénéfice principal, la fièvre paludéenne. Il s'était beaucoup intéressé à ces voyages, mais, fatigué par les maladies, les fièvres, il s'était marié, avait un enfant de quatre ans ; il se sentait heureux et très tranquille.

Pendant une période, il s'était trouvé seul à la maison ; sa femme et son enfant étaient absents depuis quelques jours. Les amis qu'il avait dans la ville l'entouraient et l'invitaient. Un jour qu'il était sorti de la petite station du chemin de fer, un ami qui le rencontre l'invite à faire une partie de billard au café. Il raconte lui-même tout ce qui s'est passé : on l'a fait boire un peu, mais il se souvient exactement qu'il n'a pas dépassé trois bocks, ce qui n'était pas bien considérable et ne devait pas amener une ivresse très grave. A la fin de sa partie de billard, son ami lui fait remarquer qu'il est seul à la maison et le prie de venir dîner quand il aura fini son travail. Il répond sur la porte du café : « Bien, c'est entendu », puis il s'éloigne. Il se souvient

vers le Sud. Il découvrit un vieux raccommodeur de porcelaine qui avait besoin d'un petit domestique. Il s'engagea avec lui et tous les deux cheminaient le long des routes, vers le Sud, en raccommodant des porcelaines.

Il arriva un instant très étrange avec ce vieux raccommodeur. Une certaine journée, qui était à la date du 15 août, les deux compères qui marchaient ainsi avaient fait une bonne récolte d'argent ; ils avaient raccommodé pas mal de plats cassés. A la fin de la journée, le vieux raccommodeur dit à son petit employé : « Nous avons le droit aujourd'hui de nous payer un bon dîner. Tout justement, c'est la fête de sainte Marie, célébrons-la. » Le petit employé avait complètement changé de figure, il tremblait de tous ses membres et se mit à regarder son patron en disant : « Mais qui êtes-vous ? Pourquoi suis-je avec vous ? Qu'est-ce que je fais là ? Où est ma famille ? Vous avez prononcé le nom de ma mère, cela m'a rappelé ma maison et je ne veux pas être sur les grandes routes avec vous, il faut que je rentre chez moi. »

Le raccommodeur ne comprit rien et voulut garder le petit employé. On se disputa. On alla devant le maire d'une petite localité qui, pour trancher le différend, télégraphia à la mère. Celle-ci répondit immédiatement qu'il fallait lui ramener son fils.

Je vous fais remarquer, chemin faisant, que notre bonhomme se réveille quand on prononce le nom de sa mère, de même que tout à l'heure, notre directeur d'une gare de chemin de fer se réveillait quand il pensait à sa femme. Il y a là un fait psychologique à noter. Remarquons également que ce souvenir de la mère et de la femme n'était pas venu une seule fois pendant les dix jours de la fugue du chef de gare et pendant les trois mois de la fugue du petit Rou. Ce souvenir, dès qu'il a été évoqué par quelqu'un qui était à leurs côtés, ramène tout de suite en eux le souvenir de la vie normale.

Les fugues de ce genre sont innombrables. Il y en a des quantités. Je vous ai fait remarquer que le souvenir revenait

Vous trouverez toutes les actions de ce genre dans les différents somnambulismes.

Enfin, vous n'ignorez pas qu'il faudrait terminer cette revue des amnésies localisées par un gros fait dont on ne peut plus parler aujourd'hui, mais on en reparlera dans quelques temps. C'est ce qu'on a appelé autrefois, du temps de Azam, de Ribot, les doubles personnalités. Il y a une brave dame qui a acquis, grâce à cela, une célébrité historique, c'est la célèbre Felida X. de Azam.

Ces doubles personnalités sont tout simplement des amnésies localisées qui deviennent périodiques. Il y a une période dans laquelle l'amnésie n'existe pas et il y a une autre période dans laquelle l'amnésie existe. Ou bien l'amnésie existe et c'est le moment où le sujet la manifeste, ou bien c'est la période sur laquelle porte l'amnésie. Il y a toutes les variétés possibles, toutes les combinaisons de ce genre.

Vous vous rappelez les graphiques que nous avons montrés bien souvent au tableau à ce propos, dans lesquels il y a différentes variétés de double personnalité. Peut-être que, l'année prochaine, nous reprendrons ce sujet car il me semble que les études sur la personnalité deviennent de plus en plus à la mode, surtout chez les médecins aliénistes qui commencent à parler de dissociation de la personnalité, de phénomènes d'écho, de vol de la pensée. Il y a là des faits qu'il serait intéressant de connaître.

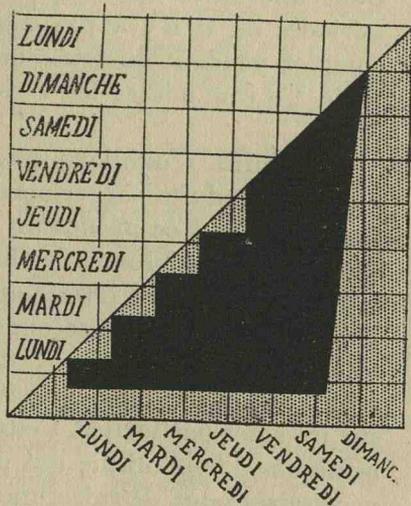


Fig. 13. — Amnésie rétrograde périodique.

males, dans des rêves : le petit Rou rêve tout haut à son expédition en Auvergne et au raccommodeur. Ces souvenirs réapparaissent dans les états hypnotiques, dans les distractions, dans les tics, dans les mouvements automatiques.

Cela fait deux catégories différentes. Dans la première catégorie, l'oubli dépend de la période anormale. Dans la seconde catégorie, l'oubli dépend de la période dite normale; c'est dans cette période-là que le sujet n'est pas capable de les classer et de répondre à la question.

Pourquoi, dans cette période normale, notre sujet qui possède des souvenirs, qui les a en réalité, ne peut-il pas nous répondre?

Je crois qu'il faut en venir à une idée générale que nous avons souvent exposée ici, qui est aujourd'hui présentée avec des expressions différentes; nous la désignons autrefois sous le nom de rétrécissement; elle est présentée aujourd'hui, à cause des études à la mode de la psycho-analyse, sous le nom de refoulement. Si je ne me trompe, rétrécissement et refoulement ont à peu près la même signification; les études sur le refoulement sont une traduction des anciennes études (1889), sur le rétrécissement, avec un mot différent.

En quoi ces phénomènes consistent-ils?

Notre esprit n'a pas une étendue énorme; il ne faut pas nous figurer que nous sommes très puissants; nous sommes très faibles, très pauvres et très petits. La psychologie nous enseigne perpétuellement que notre esprit est étroit; nous ne pouvons pas embrasser dans notre esprit une multitude de choses. Un homme qui travaille à son bureau toute la journée finit par ne penser qu'à son bureau, il ne parlera pas de littérature, et sa femme se plaint qu'elle n'a pas de distractions. Toutes les fois que nous sommes fatigués, l'esprit devient plus étroit et ne peut pas s'étendre. Les personnes fatiguées ne font que strictement leur métier et rien d'autre, elles ne peuvent en sortir, elles n'ont pas de distractions, de jouissances en dehors de leur métier.

qu'il nous faut un effort pour changer de sujet d'étude ». Eh bien, cette difficulté de changement peut être, suivant les personnes, très variable, portant sur n'importe quoi.

Dans mes premiers travaux autrefois, il y a malheureusement longtemps, j'avais indiqué une différence entre la période oubliée et la période actuelle qui me paraissait importante. A tort : c'était un cas tout à fait spécial, isolé, que j'avais beaucoup trop généralisé.

A cette époque-là, on se préoccupait beaucoup de la sensibilité cutanée et je disais : « Ces individus ont eu, pendant la période oubliée, une certaine sensibilité qu'ils n'ont plus maintenant. Cette différence de sensibilité change leur orientation d'esprit ».

Autrefois Feré publiait beaucoup d'articles sur la mémoire visuelle et il disait que la mémoire visuelle a un rapport plus étroit qu'on ne pense avec notre vision actuelle. Un individu qui, actuellement, ne sait pas voir les couleurs, se représente mal les couleurs, un individu qui actuellement voit mal le noir et le blanc, se représente mal les dessins avec du noir et du blanc, et s'il y a des souvenirs qui dépendent de ces sensations, il les a oubliés.

Mais ce n'est là qu'un cas tout particulier. Toutes les différences quelles qu'elles soient, qui séparent le passé du présent, rendent l'évocation difficile.

Reportons-nous en arrière, à une vieille observation qui date déjà de l'époque de l'aliéniste français Morel, quand il commençait à décrire la folie circulaire et les folies périodiques. Morel les avait déjà étudiées autrefois et l'observation a été reprise dans le travail de Ritti sur la folie à double forme (1883). Elle a été rendue célèbre dans le petit livre de Ribot sur les *Maladies de la personnalité*. Vous vous rappelez dans ce livre les observations de Mme Poulmaire. Elle mérite quelque réputation. C'est une brave femme qui a mené une existence agitée. Ce n'est pas sa faute; sa mère l'avait vouée à l'âge de quatorze

ans à la prostitution. Elle a traversé toutes les maisons les plus mal famées où elle a joué un rôle très remarquable. Et puis, des remords de conscience lui sont venus; elle a fini par entrer dans un couvent, le couvent du Bon Pasteur. De temps en temps d'ailleurs, elle n'était pas contente du couvent et retournait à son premier couvent qui n'était pas du même genre, ce qui fait que sa vie oscillait entre la maison mal famée et le couvent du Bon Pasteur. On remarquait d'ailleurs qu'elle se pliait très bien à l'établissement où elle se trouvait. Quand elle était dans le premier, elle avait un langage adapté à la maison, elle avait des gestes lascifs, des danses inconvenantes et toute une conduite particulière. Au contraire, lorsqu'elle rentrait dans le second, elle s'appelait sœur Marthe des Simplets, et sous ce nom, elle avait une tenue absolument décente, correcte, religieuse.

Morel remarquait déjà que la sœur Marthe des Simplets ne se rappelait pas du tout l'existence de Mme Poulmaire, et que Mme Poulmaire avait oublié la sœur Marthe des Simplets. C'est très naturel. Que voulez-vous, le caractère n'est pas le même. Dans le couvent, on ne lui rappelait pas l'ancien milieu et, dans l'autre milieu, on ne lui parlait pas assez du couvent.

La différence ici n'est plus une différence de sensibilité cutanée, c'est une différence de caractère, de conduite, de mœurs.

Je voudrais insister sur une notion psychologique sur laquelle nous avons longuement fait des études, vous et moi, ici-même, sur ce que nous avons appelé la différence de tension psychologique. Notre vie n'est pas toujours uniforme; nous sommes tantôt forts, tantôt faibles, capables d'étendre notre esprit à beaucoup de choses où de le restreindre à une petite observation. La différence est très manifeste. Il y a des périodes de la vie où nous sommes actifs et entreprenants et d'autres au contraire où nous ne pouvons faire grand chose.

L'observation de cette personne que j'appelais Marceline dans *L'état mental des hystériques*, deuxième édition, cha-

Imp. O. DOUSSET, 47 bis, av. de Clichy, Paris (17^e)
